

DELLY

L'illusion orgueilleuse



BeQ

Delly

L'illusion orgueilleuse

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 240 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

L'illusion orgueilleuse

Édition de référence :

Tallandier, 99^e édition.

Il y a sans doute des chemins plus parfaits, mais ils ne sont pas pour vous, qui n'êtes pas appelée à les suivre, et d'ailleurs la bonté du chemin ne rend pas les voyageurs meilleurs, mais bien leur vitesse et leur agilité.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

I

La pluie venait de cesser enfin. Agnès sortit sur la terrasse et s'aventura dans l'allée étroite qui s'allongeait devant elle, entre deux parterres à la française où les fleurs d'automne penchaient leurs têtes alourdies.

L'eau glissait en grosses gouttes le long des feuilles, le long des branches des vieux arbres taillés qui formaient au-dessus de l'allée une voûte régulière, où se dégradait tous les tons du roux. De temps à autre, une de ces gouttes tombait sur les cheveux châtain doré, légers et vaporeux, qui formaient au-dessus du front d'Agnès deux petits bandeaux très simples et, par-derrière, retombaient en une torsade trop serrée, retenue par un nœud de faille noire.

La jeune fille relevait sa jupe autour d'elle et posait soigneusement ses pieds menus sur les parties de l'allée où subsistaient encore quelques

cailloux. Elle semblait tout absorbée par le soin de ne laisser aucune éclaboussure souiller ses petits souliers de chevreau noir et ne leva la tête qu'en se trouvant au bout de l'allée, devant un petit kiosque rustique.

Une jeune fille était assise là. Son buste s'appuyait au dossier raide d'un fauteuil de fer, ses mains jointes retombaient sur sa jupe de lainage bleu foncé, semblable à celle d'Agnès. Devant elle, sur une table de bois grossier, s'étalait le satin blanc d'une chasuble ornée d'une riche broderie, et les soies multicolores, et tout l'attirail du travail. Dans les yeux bleus qui étaient la seule beauté de ce visage aux traits irréguliers et au teint très mat, une expression d'angoisse flottait, et le front ombragé de cheveux noirs se barrait d'un pli soucieux.

– Jacqueline, ma tante et moi, nous demandions ce que tu étais devenue.

À la vue d'Agnès, la jeune fille sursauta légèrement. Un sourire forcé vint à ses lèvres pâlies.

– Je travaille ici, comme tu vois. On y est fort

bien.

– En tout cas, personne ne vient gêner ton recueillement. Tu peux ainsi te préparer à la solitude de ta future cellule de carmélite.

Tout en parlant d'un ton calme et sérieux, Agnès entra sous le kiosque. Elle ne vit pas le tressaillement qui secouait sa sœur, mais remarqua la pâleur plus grande de son visage et le frémissement de ses lèvres.

Elle s'assit près de Jacqueline et lui prit la main en la regardant avec un peu d'inquiétude.

– Qu'as-tu, chère sœur ? Il semble qu'un souci te tourmente depuis quelque temps.

Jacqueline baissa la tête, ses traits se contractèrent un peu, tandis qu'elle disait d'une voix assourdie par l'émotion :

– Oui, c'est vrai, Agnès, je suis, chaque jour, un peu plus la proie d'une cruelle angoisse.

Un étonnement mêlé d'anxiété s'exprima sur le délicat visage d'Agnès, dans ses yeux bleus semblables à ceux de sa sœur aînée, mais plus profonds, plus expressifs, plus ardents aussi.

– Et pourquoi donc, ma chère Jacqueline ?

Jacqueline ne répondit pas. Elle tenait son regard attaché sur la chasuble, comme si les ors et les soies brillantes l’hypnotisaient. Mais sa main frémissait dans celle de sa jeune sœur.

– Pourquoi ? répéta Agnès en se penchant de telle sorte que son visage touchait presque celui de Jacqueline.

Sans la regarder, sans relever la tête, l’aînée dit de la même voix sourde :

– Je doute de ma vocation.

Agnès eut un brusque sursaut et son émotion fut telle que le sang monta soudainement à son teint très blanc, à peine rosé en temps ordinaire.

– Tu doutes ?... Tu doutes d’une vocation qui date de tant d’années... presque de toujours, pourrait-on dire ! Jacqueline, je ne comprends pas. Depuis quand ?

– Voici un an que, peu à peu, ce doute s’infiltré en moi. À certains jours surtout, il m’opprime atrocement. Il me semble que je ne suis pas faite pour la vie religieuse et que Dieu ne

m'y appelle pas. À mesure qu'approche la date fixée pour mon entrée au couvent, je sens cette angoisse augmenter. La pensée que je fais fausse route est, désormais, ma torture de tous les instants.

– Jacqueline, c'est toi qui parles ainsi !... toi qui, à huit ans, disais si résolument : « Je serai religieuse !... » toi qui t'es montrée toujours un modèle de piété !

Cette fois, Jacqueline releva la tête. Dans ses yeux, une lueur de révolte passa.

– Oui, c'est vrai que j'ai dit cela. Mais combien d'enfants font de même, sous le coup de l'impression produite par une cérémonie religieuse, par l'entrée au couvent d'un membre de leur famille ! La vocation se formera réellement chez quelques-uns ; les autres garderont à peine le souvenir de la pieuse illusion de leur jeune âge. Devait-on faire état d'un naïf enthousiasme de ce genre pour décréter, dès lors, que je serais religieuse, pour m'élever dans cette idée unique, pour conduire vers le cloître ma jeunesse inexpérimentée, à laquelle on inspirait

l'effroi de la vie, et la perpétuelle crainte des jugements de Dieu – non la crainte salutaire et vivifiante que recommandent nos saints Livres, mais la crainte mauvaise, qui n'est qu'orgueil et défiance de la bonté divine. Je croyais fermement que, si je ne devenais religieuse, je serais perdue pour l'éternité. Aussi était-ce pour moi un tourment de conscience chaque fois qu'un doute venait effleurer mon esprit. Je me considérais comme engagée irrévocablement par élection divine, sans que mon libre arbitre eût voix au chapitre. « Dieu t'a choisie, Dieu te voit, tremble de lui être infidèle », me répétait ma tante. « Le Seigneur a bien voulu abaisser son regard vers nous », me disait l'abbé Bluc. Je m'en allais donc vers la destinée qui m'était ainsi tracée, je m'en allais sans joie, avec une sourde inquiétude au fond du cœur. Comment expliquer cet état de mon âme ? J'ai toujours eu l'amour de Dieu, le désir de le servir de tout mon pouvoir, j'ai toujours accompli sans effort, et avec une véritable consolation ultérieure, toutes les pratiques de notre religion. Seule, ma vocation religieuse venait jeter le trouble en moi. Était-ce

un signe qu'elle n'était qu'illusion ?

Jacqueline parlait d'une voix lente, un peu étouffée par l'émotion. Mais sa physionomie se détendait, comme si cette expansion de son âme dans l'âme de sa sœur dilatait son être inquiet.

Près d'elle, Agnès demeurait immobile. Elle regardait son aînée avec une sorte d'effarement, auquel se mêlait un vague effroi.

– Et... que dit l'abbé Bluc ? murmura-t-elle enfin.

Un frémissement courut sur le visage de Jacqueline.

– Il dit que c'est une manœuvre infernale, que je dois persévérer quand même, que je suis appelée, que je m'expose au plus terrible destin si je recule... Oh ! naturellement, il n'a pas, pour rien, recueilli les enseignements de la doctrine janséniste !

Agnès se redressa, stupéfaite et sévère.

– Que dis-tu ? Ce prêtre austère, ce saint homme...

– Oui, il est tout cela, je ne le nie pas. Mais il

veut me traiter comme une âme héroïque... et je ne suis qu'une petite âme tout ordinaire, capable, il me semble, de servir Dieu et de remplir mes devoirs, mais non appelée à l'immolation du cloître. Agnès, ne prends pas cet air scandalisé ! Écoute... Vendredi, après une nuit tourmentée par ces affreuses incertitudes, j'ai profité de courses à faire à Versailles pour aller voir l'abbé Gendret. Je lui ai tout raconté. Il m'a dit simplement : « Je n'ai jamais cru que vous ayez une réelle vocation, ma chère enfant. Tout ce que vous me dites là me confirme dans l'idée que vous n'êtes pas faite pour la vie religieuse. » Tu ne nieras pas que celui-là aussi ne soit un saint prêtre, expert dans la direction des âmes ? Il approuve, il encourage la vocation de sa nièce. Pourquoi me détournerait-il du couvent, sinon parce qu'il est persuadé que Dieu n'y a pas marqué ma place ?

– L'abbé Gendret t'a dit cela ! balbutia Agnès en joignant les mains. Ah ! combien ma tante a raison d'assurer que la foi s'en va, que l'esprit de sacrifice se perd, même parmi ceux qui devraient en faire la règle de leur vie !

– Est-ce à propos de l'abbé Gendret que tu dis cela ? En fait de sacrifice et d'austérité pour lui-même, il en remontrerait à d'autres ; mais, à la différence de ceux-là, il ne prétend pas conduire par la même voie de renoncement héroïque toutes les âmes indistinctement. Il imite d'abord la douceur et la mansuétude de son Maître, de Celui qui a dit : « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. » Il sait qu'il n'est pas donné à tous d'entendre l'appel à une vie plus parfaite, et que le prêtre, en face d'une idée de vocation, doit se défier toujours des illusions, étudier longuement, mettre à l'épreuve, mais surtout, surtout, ne jamais peser sur une volonté ! Quand Dieu veut qu'une âme soit toute à Lui dans la vie religieuse, Il sait bien le lui montrer, va ! Mais, moi, Il ne me veut pas ainsi, je le sens, j'en suis sûre !

Elle s'était à demi soulevée et appuyait sur l'épaule d'Agnès sa main qui tremblait. Anxieusement, son regard scrutait la physionomie de sa sœur.

– Jacqueline !... Jacqueline !...

Agnès ne pouvait dire que cela. La surprise de

cette révélation lui coupait la parole. Mais Jacqueline la connaissait trop bien pour ne pas lire dans ses yeux une désapprobation presque scandalisée.

– Toi aussi, tu crois que c'est ma voie ? dit l'aînée d'une voix un peu étranglée. Tu crois que je dois me jeter dans le cloître, sous peine d'être perdue éternellement ?

Agnès hésita. Pendant quelques secondes, son regard refléta une perplexité inquiète. Ce fut d'un ton peu assuré qu'elle dit enfin :

– Oui, je le crois, Jacqueline. Mais, d'ailleurs, quelle voie est comparable à celle-là, qui te retirera du monde et t'éloignera de ses dangers ?

Jacqueline se redressa. Son visage se colora soudainement, sa main s'étendit dans un geste de protestation.

– Et si Dieu me veut dans le monde, Lui ? S'il m'a destinée à la vie ordinaire, au mariage... oui, pourquoi pas... pourquoi pas ? dit-elle avec véhémence, en voyant le brusque sursaut de sa sœur. C'est ma tante qui m'a persuadée que

j'avais la vocation religieuse. Je l'ai crue tant que j'ai été trop jeune pour réfléchir, sérieusement, pour voir un peu clair en moi. Mais, depuis un an, je me ressaisis, je cherche à connaître la volonté divine...

– Tu veux te marier ? dit Agnès d'une voix frémissante.

Jacqueline se courba sur la table et enfouit son visage entre ses mains.

– Je ne sais pas ! Oh ! ce doute qui me torture depuis des mois ! Qui dois-je croire ? Agnès, Agnès prie pour moi ! acheva-t-elle dans un sanglot.

II

Jacqueline et Agnès Dubrulier étaient les dernières descendantes d'une vieille famille de magistrats. Orphelines de bonne heure, elles avaient été élevées par la sœur de leur père, M^{lle} Angélique, que sa frêle santé seule empêchait d'entrer au couvent et qui menait une vie austère et retirée dans sa maison de la Grêlie. Là, naguère, avaient fréquenté les messieurs de Port-Royal. Car les Dubrulier s'étaient montrés d'ardents jansénistes. Jacques Dubrulier avait été le fils spirituel de Saint-Cyran et de l'abbé Singlin, l'ami de Pascal, de Nicole, mais surtout d'Antoine Arnauld. Ses trois filles avaient pris le voile à Port-Royal sous le gouvernement de la Mère Angélique.

À travers le temps et les révolutions, quelque chose de l'esprit janséniste était resté dans cette famille. Pieusement, on donnait de préférence

aux fils les noms d'Antoine et de Pascal, aux filles ceux d'Angélique, d'Agnès ou de Jacqueline, en l'honneur de la célèbre abbesse, « pure comme un ange et orgueilleuse comme un démon », de sa sœur, si ardente dans la mortification, et de la sœur de Pascal, devenue la Mère Jacqueline.

Dans la bibliothèque de la Grêlie, les œuvres de Saint-Cyran et d'Arnauld existaient toujours. Très jeune, Angélique Dubrulier les lut. Sur cette âme naturellement scrupuleuse et timorée, la doctrine janséniste mit dès lors son empreinte. Angélique vécut dans un perpétuel tremblement, dans l'effroi continu des jugements divins. Obligée de renoncer au cloître, elle s'était du moins retirée du monde le mieux possible, dans cette solitaire maison de la Grêlie située à quelques kilomètres de Versailles. Là, elle éleva ses nièces, les instruisant elle-même et leur communiquant l'esprit qui l'animait. Dans cette tâche, elle rencontra un collaborateur. L'abbé Bluc, curé de Sorigny, le petit village dont dépendait la Grêlie, était un prêtre d'esprit austère, de grand zèle et d'énergie un peu

sombre. Il eût été, pour des religieuses de Port-Royal, le directeur idéal. Il parut tel aussi à M^{lle} Angélique, qui eût considéré comme faiblesse et témérité la mansuétude et la prudente douceur d'un Vincent de Paul ou d'un François de Sales.

Jacqueline et Agnès manifestant, dès l'enfance, une fervente piété, il fut décidé qu'elles seraient religieuses. Rééditant l'erreur janséniste, le curé de Sorigny et M^{lle} Dubrulier estimaient que l'état religieux doit être la règle, parmi les hommes, et le mariage, seulement une exception tolérée. Ils faisaient leur cette parole de Pascal à M^{lle} de Roannez : « Il ne faut pas examiner si on a vocation de sortir du monde, mais si on a vocation pour y demeurer. » Dès lors, ils croyaient faire œuvre pie en destinant au cloître les deux enfants, en leur persuadant, de bonne foi d'ailleurs, que Dieu les appelait et que leur salut éternel était là seulement.

Tant qu'elles furent fillettes et adolescentes, elles suivirent docilement la voie tracée. Elles aimaient et respectaient M^{lle} Angélique, dont la piété austère frappait leurs jeunes imaginations.

Celles-ci s'exaltaient aussi à l'idée du sacrifice au récit de l'existence des saintes moniales. M^{lle} Dubrulier n'avait jamais manqué de les conduire à toutes les cérémonies de prise d'habit et de vêture. La parure de mariée, la robe austère, le drap mortuaire sous lequel se couche la nouvelle religieuse, la psalmodie sévère, le mystère des grilles voilées et des pénitentes qui se cachaient sous la clôture éveillaient l'enthousiasme de ces jeunes cœurs fervents.

Nombre d'âmes ont ainsi, dans leur enfance, éprouvé ces désirs de vocation sacerdotale ou religieuse. Chez les uns, ils sont devenus réalité : l'appel de Dieu s'était bien véritablement fait entendre. D'autres, peu à peu, les ont vus disparaître, insensiblement, sans que leur vie chrétienne, cependant, eût subi aucune atteinte : la volonté divine s'était révélée à eux dans une autre voie, moins parfaite, mais qui représentait cependant pour eux toute perfection, puisqu'elle était à leur égard aussi « l'appel de Dieu ».

Ainsi en avait-il été pour Jacqueline. À mesure qu'elle devenait jeune fille, le doute sur la réalité

de sa vocation religieuse augmentait. Le cloître, qui avait attiré naguère son imagination enfantine, lui inspirait maintenant une sorte d'effroi. Il n'est donné qu'à une minorité de comprendre la beauté supérieure de la vie toute consacrée à Dieu et d'en goûter la félicité dans le détachement et l'éloignement du monde. Il n'est donné qu'à un bien plus petit nombre encore d'entrer dans la voie d'austérité héroïque où M^{lle} Angélique avait, de sa propre décision, engagé ses deux nièces. Or, Jacqueline n'était pas de ceux-là. Chaque jour, elle le comprenait mieux. Sincèrement pieuse, elle sentait cependant en elle un éloignement invincible pour la vie religieuse. Une pensée lui revenait sans cesse à l'esprit, qu'elle chassait avec grand trouble, comme une suggestion infernale : cette pensée était que dans le mariage se trouvait sa véritable vocation.

Jacqueline était douée d'une intelligence moyenne ; elle avait, comme elle le déclarait elle-même à sa sœur, une petite nature ordinaire, très bonne, apte aux vertus familiales, aux menus sacrifices de chaque jour, et peu portée vers les vertus héroïques, en dépit de la direction de

l'abbé Bluc et de M^{lle} Angélique. Mais elle possédait en outre un bon sens très net et une décision de caractère que laissait peu prévoir son air doux et timide. La première de ces qualités lui avait permis d'envisager de plus en plus clairement cette idée qu'elle s'illusionnait – ou plus exactement qu'on l'illusionnait sur sa vocation. La seconde allait grandement lui servir pour résister aux influences qui, jusque-là, avaient dirigé, sans peine, sa volonté.

Elle savait d'avance l'effet que produirait sur sa tante semblable révélation. Sans s'en rendre compte, M^{lle} Angélique avait fait de la vocation de ses nièces son œuvre, au détriment de la volonté divine qu'elle n'avait jamais songé à consulter. N'était-ce pas la voie de perfection ? À ses yeux, le salut était là seulement pour Jacqueline et Agnès. Si l'une des deux s'en écartait, elle serait considérée comme perdue par cette femme à l'âme tremblante qui n'avait jamais compris la parole du Maître : « Apprenez que mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Cette perspective faisait reculer de jour en

jour, pour Jacqueline, le moment de l'aveu. De plus, elle était parfois la proie de terribles perplexités. Des doutes violents venaient l'assaillir ; elle se disait alors qu'elle se trompait peut-être, que Dieu l'appelait réellement à la vie du cloître, que son salut éternel était à ce prix. Elle se réveillait la nuit dans un état d'angoisse indescriptible, en croyant voir inscrits sur les murs de sa chambre, en lettres flamboyantes, tous les textes menaçants de la sainte Écriture qui faisaient les sujets de méditation préférés de M^{lle} Angélique.

Ces inquiétudes altéraient sa physionomie, tendaient péniblement ses nerfs, lui enlevaient sommeil et appétit. M^{lle} Dubrulier s'en apercevait, mais, bien loin de s'en inquiéter, elle s'en réjouissait. Ce changement n'était, à ses yeux, que la manifestation de l'esprit ascétique dont elle était imprégnée elle-même et que Jacqueline retrouverait bientôt au Carmel.

D'autres yeux, heureusement, voyaient ce changement, des appuis moraux s'offraient, en dehors de la Grêlie, à la jeune fille tourmentée

par cette crise morale.

Les dames Dubrulier avaient, à Versailles, de lointains cousins avec lesquels elles étaient toujours demeurées en relations étroites. C'était une famille de vieille bourgeoisie, qui avait, au cours des siècles, donné à l'Église de nombreux prêtres et à la France de fidèles serviteurs, soit dans la magistrature, soit dans l'armée. Le capitaine Jacques Darcier était mort glorieusement en Cochinchine, laissant sa jeune femme avec cinq enfants, dont le dernier n'avait pas six mois. M^{me} Darcier s'était installée à Versailles, où elle possédait, dans le quartier Saint-Louis, une vieille maison de famille, et s'était donnée tout entière à l'éducation de ses enfants, avec l'aide de son frère, l'abbé Louis Gendret. L'aîné, Maurice, était maintenant enseigne de vaisseau ; Joseph venait d'être nommé, au sortir d'un grand séminaire, vicaire à Montruvency ; Thierry finissait à Paris ses études médicales ; Hélène était fiancée à un officier d'artillerie ; Colette, qui avait dix-sept ans, comme Agnès Dubrulier, attendait sa vingtième année pour entrer à la Visitation.

Tous avaient été les amis d'enfance de Jacqueline et d'Agnès. M^{lle} Angélique, qui élevait ses nièces dans la solitude pour les garder des dangers du monde, faisait seulement exception en faveur des Darcier. Ils étaient reçus à la Grêlie et les deux sœurs allaient passer souvent une journée entière dans l'hospitalière maison de la rue Saint-Louis. Jacqueline, dont la gaieté naturelle se trouvait refoulée par la mélancolie austère de sa tante, s'épanouissait un peu dans cette famille qui n'ignorait pas, elle, qu'« un saint triste est un triste saint ». Chez les Darcier, la vie chrétienne était intense, mais les âmes se dilataient dans la confiance et rayonnaient autour d'elles en douceur et en charité souriante.

Un matin de la fin de novembre, – il y avait quinze jours que Jacqueline avait révélé à Agnès ses doutes et son angoisse, – les deux sœurs se rendirent à Versailles. Après avoir fait différentes courses, elles allèrent déjeuner chez M^{me} Darcier, ainsi qu'elles en avaient coutume en semblable circonstance. Toutes deux étaient tristes et préoccupées. Depuis la révélation de sa sœur, Agnès semblait singulièrement soucieuse. À

certains instants, ses beaux yeux reflétaient comme une inquiétude. Mais chez elle, personne ne s'en apercevait. Jacqueline était tout à ses anxiétés, et M^{lle} Angélique se trouvait en ce moment dans une crise aiguë de scrupules qui la brisait de corps et d'âme.

Colette, la future religieuse, discerna aussitôt, elle, quelque chose d'inaccoutumé sur la physionomie de son amie. Mais elle savait combien, tout au contraire de celle de Jacqueline, était fermée l'âme d'Agnès. Celle-ci ignorait l'expansion, elle gardait jalousement le mystère de ses pensées sous le calme rayonnement de ses yeux bleus. Mais la véritable amitié est clairvoyante et bien souvent Colette avait deviné les troubles d'âme qui se cachaient sous l'apparente sérénité d'Agnès.

Après le déjeuner, M^{me} Darcier, sous prétexte de lui montrer un ornement d'église, emmena dans sa chambre Jacqueline, qui lui avait glissé à l'oreille en arrivant : « Je voudrais vous parler, chère cousine. J'ai tant besoin d'être encouragée ! » Hélène s'en alla au patronage, où

elle faisait chaque jeudi le catéchisme aux petites filles de l'école laïque. Colette et Agnès restèrent seules dans le salon, grande pièce à trois fenêtres garnie de beaux vieux meubles et de portraits de famille. Sur le piano se voyaient les photographies des trois fils : Maurice, rêveur et souriant ; Joseph, le séminariste à l'air décidé et à l'œil très franc ; Thierry, physionomie froide, mais si singulièrement sympathique pourtant, grâce à la profondeur et à la droiture du regard.

Les deux amis travaillaient à des ouvrages charitables. Agnès, décidément préoccupée, ne répondait que par monosyllabes aux essais de conversation de sa cousine. Tout à coup, laissant glisser entre ses doigts la jupe de grosse laine, elle dit d'un ton un peu hésitant :

– Jacqueline t'a-t-elle fait part de... de l'étrange imagination qui lui a traversé l'esprit ?

Colette leva les yeux sur le visage un peu troublé d'Agnès.

– Veux-tu parler de ses doutes sur sa vocation religieuse ?

– Oui, c'est cela. Conçois-tu... dis, Colette, conçois-tu pareille chose ?

– Certainement, car voici longtemps que, tous, nous disons que cette vocation ne doit pas être celle de Jacqueline.

Agnès eut un brusque mouvement de surprise.

– Vous croyez cela ! Mais pourquoi ? N'était-elle pas très pieuse, aimant à suivre tous les offices, très stricte sur le chapitre de ses pratiques religieuses, vivant le plus possible loin du monde ?

– Penses-tu donc, Agnès, que la piété est l'apanage exclusif des aspirantes au cloître ? Si Jacqueline est appelée à fonder une famille, elle sera une épouse et une mère profondément chrétienne.

– Ce n'est pas possible ! murmura Agnès.

– Pourquoi ne serait-ce pas possible ? Vous êtes toutes trois hypnotisées sur cette idée qu'elle doit être religieuse, qu'elle ne peut être que cela. Cependant, si Dieu la veut ailleurs ?

– Non, non, c'est la voie la plus parfaite, tu le

sais bien, Colette. Tu l'as choisie aussi...

Elle parlait avec une sorte d'agitation concentrée, qui faisait monter un peu de rougeur à son teint blanc.

Une lueur rapide passa dans les yeux de Colette – de doux yeux bruns très souvent souriants, qui éclairaient le visage rondelet, un peu enfantin encore, comme l'était aussi toute la petite personne de Colette.

– Je l'ai choisie ? Non, ce n'est pas exact, Agnès. C'est Dieu qui m'a choisie, c'est Lui qui m'a fait comprendre un jour qu'il m'appelait à l'incalculable honneur de devenir sa petite fiancée. J'ai répondu à cet appel, joyeusement, librement, librement ! tu entends, Agnès ? Certes, j'ai éprouvé des anxiétés, de grandes tristesses à la perspective de quitter tous les chers miens et ma mère bien-aimée surtout ; la nature humaine a eu des sursauts de révolte à la pensée des renoncements de la vie religieuse, du dépouillement de la volonté propre surtout. Mais, aussitôt après ces crises morales, le calme et une certitude très douce descendaient en moi. Je n'ai

jamais eu un doute sérieux sur ma vocation. C'est pourquoi je marche en toute sécurité vers la voie où je me sens appelée. Mais, Jacqueline... et toi...

– Moi ?

Dans le regard d'Agnès un étonnement un peu irrité s'exprimait.

– Veux-tu dire que je doute aussi, que je marchandais avec Dieu, comme Jacqueline ? s'écria-t-elle avec une sorte d'âpreté. Non, non, j'irai jusqu'au bout, je saurai consommer le sacrifice !

Colette se pencha un peu, ses doigts se posèrent sur le bras de son amie, son regard sérieux et inquiet enveloppa le joli visage tendu comme par un violent effort.

– Oui, il y a véritablement, dans la vocation religieuse, un sacrifice. Mais n'y vois-tu que cela, Agnès ?

– Que voudrais-tu que j'y voie ? Je me donnerai à Dieu tout entière, je ferai litière de toutes mes aspirations, je forcerai à se taire la nature frémissante, je...

– Et tu seras atrocement malheureuse, acheva Colette.

Agnès se redressa, les yeux brillants d'une sorte de défi.

– Malheureuse ? Eh bien ! tant mieux. J'expierai, je ferai mon purgatoire sur la terre...

– Agnès, Agnès, ne dis pas cela ! Souffrir dans la vocation où Dieu nous a voulus, c'est bien, cela doit être, et nous avons toutes les grâces nécessaires pour le supporter. Mais souffrir en sentant, chaque jour, que nous sommes, par notre propre aveuglement, hors de cette vocation... Oh ! ce doit être affreux ! Et pardonne-moi de te dire cela, ce doit être une terrible illusion d'orgueil.

Agnès serra les lèvres. Son joli visage se faisait rigide et Colette comprit que l'amour-propre ombrageux de son amie se cabrait. Mais elle avait commencé à parler, elle voulait aller jusqu'au bout, essayer d'atteindre l'âme close d'Agnès.

– Je t'en prie, réfléchis, prie, consulte de pieux

conseillers instruits dans la conduite des âmes. C'est non seulement ta vie entière, mais ton éternité que tu engageras par ta décision. Tout à l'heure, tu parlais du sacrifice de tes aspirations. Ainsi donc, elles ne te portent pas vers le cloître ?

Le teint blanc d'Agnès se colora légèrement. Elle détourna un peu son regard de celui de son amie en répondant avec sécheresse :

– Mais si, puisque tu vois que je suis sur le chemin et que j'en franchirai la porte lorsque sonneront mes dix-huit ans.

Cette fois, Colette n'insista plus. Agnès tenait trop bien fermé le jardin secret de son âme.

III

M^{lle} Angélique connaissait maintenant la résolution de Jacqueline. Celle-ci, simplement et franchement, s'en était ouverte à elle, un soir qu'elle avait dit à l'aînée de ses nièces :

– Quelle date choisis-tu décidément, Jacqueline, pour ton entrée au Carmel ?

La réponse de Jacqueline l'abasourdit un moment, jamais elle n'avait envisagé semblable éventualité. Quand elle revint de sa stupéfaction, ce fut pour témoigner à la jeune fille son chagrin, indigné devant ce qu'elle appelait sa coupable lâcheté.

– Tu as promis de te donner à Dieu et tu recules ?

– Pardon, ma tante, c'est vous qui avez promis pour moi, avant de savoir quelle serait ma vocation.

– Parce que j’ai considéré qu’aucune n’est plus belle, qu’aucune ne pourrait mieux t’éloigner des dangers du monde.

– Et si Dieu en a décidé autrement ? Si Lui me veut dans la voie commune ?

– Dans la voie commune ? Cela veut dire dans le mariage ?

Le teint mat de Jacqueline se colora légèrement.

– Pourquoi pas ? dit-elle d’une voix un peu tremblante. Des âmes se sont sacrifiées dans cet état, parce qu’elles étaient là où Dieu les voulait et qu’elles ont su accomplir tous leurs devoirs.

Une consternation indicible se peignait sur le mince visage pâli de M^{lle} Angélique. Elle joignit les mains et les éleva vers le crucifix suspendu en face d’elle.

– Seigneur, j’ai tout fait cependant pour qu’elle fût à vous ! La malheureuse enfant s’éloigne du salut !

– Ne croyez pas cela, ma tante, je vous en prie ! L’accomplissement de la volonté divine

seul peut nous mériter le salut, et hors de là il ne nous suffirait à rien d’embrasser un état plus parfait qui ne serait pas voulu pour nous.

– Le plus parfait est toujours le meilleur et le plus sûr.

– Il ne serait pas le plus parfait pour moi, du moment où je sens que Dieu m’appelle à une autre destinée.

Elles discutèrent ainsi longuement. Obstinée dans son erreur, M^{lle} Angélique essayait de ressaisir cette volonté qui lui échappait. Mais la période de doute, d’angoissante perplexité, était close pour Jacqueline. L’abbé Gendret lui avait clairement démontré que Dieu ne l’appelait pas à la vie religieuse. Maintenant, les objurgations de sa tante, ses sous-entendus terrifiants sur le malheur des âmes qui refusent d’obéir à l’appel divin, ne parvenaient plus à l’influencer.

– Je ne puis te traîner de force dans le cloître ! gémit M^{lle} Angélique en constatant l’inutilité de ses efforts. Que la responsabilité de ton salut éternel retombe sur celui dont tu as suivi les conseils, au détriment du prêtre pénitent et pieux

qui t'engageait dans la voie sûre.

– L'abbé Gendret suit la méthode de saint François de Sales, ma tante. Comme lui, il a égard à la faiblesse des âmes et ne les charge pas de fardeaux qu'elles ne peuvent porter. L'héroïsme dans les vertus n'est que le fait d'une élite.

Mais rien ne pouvait convaincre M^{lle} Angélique. Elle continua à gémir en secret et à témoigner à sa nièce sa désapprobation par des soupirs douloureux et une mine funèbre, tandis qu'Agnès, songeuse et un peu sombre, s'abstenait de parler jamais à sa sœur au sujet de sa vocation.

Quant à l'abbé Bluc, il avait une façon de regarder Jacqueline qui en disait long sur son sentiment à l'égard de sa résolution nouvelle. Elle dut subir aussi de sa part des reproches, entendre sortir de sa bouche de terrifiantes sentences. Mais elle y restait insensible. Sa volonté s'était ressaisie et se maintenait très ferme sous la direction prudente, douce et énergique, de l'abbé Gendret.

Les deux jeunes filles, à peu près chaque

semaine, se rendaient à Versailles ; elles allaient travailler pour les pauvres chez M^{me} Darcier, avec quelques autres personnes pieuses du quartier. Le jour de l'Épiphanie, elles furent invitées par leurs amies à venir tirer les rois. Maurice et Thierry étaient là. L'enseigne, à la suite d'une maladie contractée au cours de sa dernière croisière dans les mers de Chine, arrivait en congé de convalescence. L'interne, selon sa coutume lorsqu'une obligation professionnelle ne le retenait pas à Paris, venait passer le dimanche avec les siens.

Les deux frères ne se ressemblaient ni moralement ni physiquement. Maurice, blond, mince, de taille moyenne, montrait une physionomie riieuse, aux yeux francs et tendres, souvent malicieux. Excellente nature, très affectueuse, nanti de principes sérieux, il n'atteignait pas, comme intelligence, à la valeur très supérieure de son plus jeune frère. Thierry était d'apparence beaucoup plus froide. En dehors de sa famille et d'amis très intimes, on le connaissait peu. Ses professeurs le tenaient en très haute estime pour ses rares capacités

professionnelles et son attachement au devoir ; ses camarades – ceux du moins chez qui toute notion de beauté morale n'était pas éteinte – l'appréciaient et l'admiraient pour ses remarquables facultés intellectuelles, sa vie sans défaillances, son énergie au travail et aussi pour ce dévouement discret, cette bonté sans phrases, cet appui moral qu'il savait si bien offrir au moment propice à ceux qu'il voyait faibles, tentés ou malheureux.

Jacqueline et Agnès connaissaient les trois frères depuis leur toute petite enfance. Adolescents déjà, Maurice, Joseph et Thierry avaient joué comme de grands frères avec les bébés d'abord, avec les petites filles ensuite. Puis Maurice était entré à l'École navale ; Joseph, un peu plus tard, au séminaire. Thierry seul restait, qui commençait à Paris ses études médicales. Les petites filles devenaient fillettes. Elles s'amusaient encore avec ce boute-en-train de Maurice, si bon garçon, lors des congés qui ramenaient l'aspirant dans sa famille. Mais Joseph portait maintenant la soutane et, bien que toujours gai, toujours simple et fraternel pour ses

petites amies, il ne pouvait plus être le camarade d'autrefois.

Quant à Thierry, il se prêtait complaisamment à faire des parties de croquet dans le parc, – M^{lle} Angélique interdisait le tennis, – causait avec cordialité, se montrait aimable et bon pour les deux fillettes. Mais elles ne se sentaient jamais à l'aise avec lui comme elles l'étaient avec Maurice et même Joseph. Cette impression n'avait fait que s'accroître à mesure qu'elles devenaient jeunes filles et que Thierry était de plus en plus renfermé, plus impénétrable. Ainsi, bien qu'elles n'eussent pas vu l'aîné depuis deux ans, alors qu'il leur était donné de se rencontrer avec l'étudiant en médecine plusieurs fois dans l'année, la cordiale gaieté d'autrefois régna aussitôt entre elles et lui, sans la moindre gêne. Jacqueline devint seulement très rose lorsque Maurice lui dit, avec son sourire malicieux :

– Eh bien ! c'est comme cela qu'on profite de ma longue absence pour se métamorphoser et faire au pauvre voyageur la plus agréable surprise ?

À la fin du déjeuner, M^{me} Darcier découpa la galette des rois, pétrie par Hélène, gonflée et craquante à plaisir. Colette distribua les parts. En terminant la sienne, Thierry dit de sa voix calme :

– Voici la fève.

Il l'éleva entre ses doigts. Puis il la présenta à Agnès, assise près de lui.

– Voulez-vous être ma reine, Agnès ?

Elle eut un imperceptible geste comme pour refuser. Mais elle la prit cependant avec un « merci, Thierry » presque indistinct. Une fugitive flambée de pourpre parut sur son visage, qui sembla un peu pâle lorsqu'elle eut disparu.

– Moi qui espérais être roi pour faire de vous ma reine, dit Maurice d'un ton de regret, comique à Jacqueline, sa voisine. Enfin, consolons-nous en reprenant une part de cette délicieuse galette, telle que jamais ne fut capable d'en faire le cuisinier du bord.

Là-dessus, le joyeux garçon se lança dans d'amusantes anecdotes qui firent rire aux larmes les jeunes filles. Agnès essayait de se mettre au

diapason, de secouer l'impression de tristesse qui s'insinuait en elle. Thierry souriait en écoutant son frère. Mais il avait dans le regard cette expression de recherche pensive que connaissaient bien ses camarades, lorsqu'ils le voyaient au chevet d'un malade qui l'intéressait et l'inquiétait plus particulièrement.

– Allons-nous jusqu'au canal voir patiner et même patiner nous-mêmes, à l'occasion ? demanda Maurice quand on se leva de table.

La proposition fut acceptée. Vers deux heures, M^{me} Darcier et les jeunes gens gagnèrent, par la rue de l'Orangerie, le parc blanc de neige, tout recueilli dans sa majesté silencieuse que troublaient de temps à autre des groupes se dirigeant vers le canal. La neige craquait doucement sous les pas des promeneurs. M^{me} Darcier, pour s'aider dans sa marche, avait pris le bras de Thierry. C'était toujours lui dont, instinctivement, elle faisait son soutien. Maurice, Hélène et Jacqueline, marchaient en avant, gais et bavards. Colette et Agnès restaient près de M^{me} Darcier, écoutant Thierry qui résumait pour elles

un ouvrage historique sur le grand siècle, récemment paru. Il avait une voix nette, une élocution vibrante, il savait évoquer de façon saisissante les ombres des courtisans du grand roi, des nobles dames qui avaient foulé ce sol, cheminé le long des allées aux royales proportions, glissé en traîneau dans ce même décor de grandeur superbe sur lequel se reposaient les yeux des jeunes gens, tandis qu'ils arrivaient à la hauteur du tapis vert.

La neige couvrait aujourd'hui d'une fourrure dont la blancheur se faisait éblouissante sans l'orpâle du soleil d'hiver. Les vieux arbres portaient allègrement leur parure immaculée, qu'une forte gelée nocturne avait cristallisée sur leurs branches dépouillées. Là-bas, le canal glacé étincelait. Une brume légère, d'un gris doré transparent, fermait l'horizon sous le ciel pâli, semé de flocons blancs.

Maurice et Hélène, seuls, patinaient, Thierry n'avait pas apporté ses patins, déclarant que cela ne lui disait rien aujourd'hui. Il se mit à se promener sur la berge avec sa mère, Colette et les

demoiselles Dubrulier, tandis que Maurice et Hélène évoluaient sur la glace.

M^{me} Darcier croisa une paroissienne de Saint-Louis qui s'occupait, comme elle, de bonnes œuvres. Elle s'arrêta pour l'entretenir de l'une d'elles. Colette et Jacqueline continuèrent à marcher en parlant avec une certaine animation. Derrière elles s'avançaient Agnès et Thierry. Le froid rosissait le teint de la jeune fille, donnait un éclat plus vif à ses yeux. Elle restait silencieuse et Thierry se taisait aussi. Ce fut lui qui prit enfin le premier la parole :

– Ma mère m'a appris le changement d'idée de Jacqueline. Il paraît qu'elle n'entre plus en religion ?

Un soupir gonfla la poitrine d'Agnès.

– Hélas ! c'est un grand chagrin pour nous.

– Pourquoi donc, puisque la volonté de Dieu n'est pas là pour elle ?

Elle s'arrêta et leva vers lui un regard un peu irrité.

– Qu'en savez-vous, Thierry ? Qu'en savent-

ils, tous ceux qui lui disent cela ?

– Et vous-même, que savez-vous du contraire ?

– C'est le plus parfait.

– Il n'y a rien de parfait que ce qui s'harmonise avec le vouloir divin. Le reste n'est qu'illusion. Jacqueline a très bien fait de ne pas avancer davantage dans cette voie, du moment où elle ne s'y sentait pas appelée.

– Elle a reculé... Elle a eu peur de la souffrance, du sacrifice, dit un peu âprement Agnès.

Une émotion soudaine l'étreignait sous le regard pénétrant et ferme de ces yeux gris qui semblaient s'enfoncer au fond de son âme fermée.

– Elle a eu peur d'une souffrance, d'un sacrifice, de ceux-là que Dieu ne lui demandait pas. Mais des souffrances et des sacrifices, il en est d'autres sortes, en cette vie, dans le mariage, par exemple, – si telle est la vocation de Jacqueline, – elle en rencontrera de pénibles, de

douloureux, de crucifiants, peut-être, devant lesquels elle restera courageuse, parce que ceux-là, Dieu les aura voulus pour elle.

– Thierry, comment un chrétien comme vous peut-il parler ainsi ? Comment pouvez-vous mettre en balance l'état religieux et le mariage !

– Je ne mets pas en balance. Je dis simplement ceci : Dieu n'appelle qu'un petit nombre d'âmes à cet état privilégié. Téméraires et imprudentes sont celles qui, sentant l'absence de cet appel, sachant que le fardeau sera trop lourd, parce qu'il n'a pas été fait pour elles, vont quand même vers cette voie, aveugles volontaires, aveugles orgueilleuses.

Un frémissement courut sur le visage d'Agnès. Son regard essaya de se détourner des yeux graves fixés sur elle.

– Ainsi, vous approuveriez entièrement Jacqueline ?

– Entièrement. Je n'ai jamais cru d'ailleurs qu'elle eût cette vocation.

– Et moi ?

La question s'échappait de ses lèvres sur un ton de défi, qu'accentuait l'expression du regard qui, de nouveau, se rencontrait avec celui de Thierry.

– Vous non plus, Agnès.

La réponse était faite d'un accent net et énergique. Le teint d'Agnès s'empourpra, un peu d'irritation fit briller ses yeux.

– Alors, vous pensez que je suis aussi une aveugle... volontaire ?

– Oui, Agnès, une pauvre petite aveugle, qui s'obstine dans sa cécité, qui s'en va vers la désillusion et la souffrance, qui se croit héroïque et n'est qu'imprudente, terriblement imprudente.

La voix de Thierry s'était faite plus douce, sa physionomie prenait une expression de tristesse compatissante qui en atténuait beaucoup l'habituelle froideur.

Agnès redressa la tête. Son joli visage était un peu rigide et elle serrait les lèvres – peut-être parce qu'elle était profondément mécontente, peut-être aussi pour en dissimuler le

frémissement.

– Vous me permettez, Thierry, d'accorder plutôt foi aux encouragements de mon guide spirituel, lequel ne doute aucunement de la sûreté de ma vocation. C'est assez d'une transfuge dans la famille, ne cherchez pas à en faire une autre.

Elle s'écarta un peu et fixa un regard vague, qu'elle essayait de rendre intéressé, sur Maurice occupé à décrire des courbes savantes. Quelque chose d'inaccoutumé s'agitait en elle – colère, angoisse, émotion douloureuse, elle ne savait quoi. Thierry ne lui avait jamais parlé de sa vocation. Jamais, non plus, depuis plusieurs années, elle ne l'avait vu sortir de sa réserve toujours amicale, mais un peu froide, comme il venait de le faire tout à l'heure. Sur la physionomie aux lignes énergiques, dans les yeux qui étaient à la fois ceux du penseur et de l'homme d'action, elle avait lu une douceur inaccoutumée, un intérêt profond, un peu attristé.

De tout temps, il l'avait à la fois intimidée et attirée. La force de volonté qui était en lui, et qu'il appliquait au bien, au devoir, subjuguait

l'âme d'Agnès, la forçait à l'admiration. Thierry était à ses yeux un être très supérieur, moralement et intellectuellement. Aussi les paroles qu'il venait de prononcer avaient-elles pour elle une portée tout autre que si elles fussent sorties des lèvres de Maurice. Et elles éveillèrent une angoisse qui essayait de s'assoupir tout au fond de cette âme de jeune fille.

M^{me} Darcier rejoignait son fils et Agnès. Thierry lui prit le bras qu'il passa sous le sien d'un geste doucement affectueux. Une tristesse demeurait au fond des prunelles grises. Mais Agnès et lui ne parlèrent plus ensemble, ce jour-là.

IV

Un mois plus tard fut célébré le mariage d'Hélène Darcier avec le lieutenant Blémont. Jacqueline était une des demoiselles d'honneur avec Maurice pour cavalier. M^{lle} Angélique avait refusé qu'Agnès fît partie du cortège.

— Elle va entrer au couvent dans quelques mois, il est préférable qu'elle se tienne à l'écart, dans l'obscurité, déclara-t-elle à M^{me} Darcier. Prenez Jacqueline. Maintenant, elle est du monde, elle !

Un soupir ponctuait la phrase. M^{lle} Angélique ne pouvait pas se faire à l'idée que Jacqueline eût renoncé définitivement à la vie religieuse. C'était son tourment de tous les instants. Agnès, heureusement, l'en dédommageait. Agnès qui depuis quelque temps, sans doute pour préluder à la vie du Carmel, se plongeait avec une sorte d'âpre énergie dans les austérités, la solitude et

les longues prières.

La jeune fille ne protesta pas contre la décision de sa tante. Elle l'appuya même en répondant au regret exprimé par M^{me} Darcier et Hélène :

– Je vous assure que tout est beaucoup mieux ainsi, et que Jacqueline nous représentera fort bien toutes deux.

Le jour du mariage, elle accompagna sa sœur chez les Darcier. Elle monta dans la chambre de la mariée pour l'embrasser. Colette allait et venait autour d'Hélène, aidant à l'arrangement du voile, rectifiant un pli de la robe.

– Voyez comme elle est jolie, notre chérie ! dit-elle à ses amies. Ce blanc lui sied merveilleusement. Qu'en dites-vous, André ?

Elle s'adressait d'un ton malicieux au fiancé qui apparaissait à la porte. Derrière lui se dressait la haute taille de Thierry.

– Vous n'attendez pas que je vous contredise, j'imagine, ma chère Colette ? riposta gaiement le lieutenant Blémont avec un regard ému vers

Hélène.

Thierry, avec son futur beau-frère, entra dans la chambre. Il vint s'incliner devant M^{lles} Dubrulier et Agnès rencontra son regard droit et ferme, qu'elle évitait toujours maintenant, car il éveillait en elle une souffrance et une anxiété. Depuis les paroles échangées près du canal, il ne lui avait plus dit un mot sur ce sujet. Une froideur assez accentuée régnait entre eux, ou, plus exactement, s'exprimait dans les manières d'Agnès lorsqu'elle se trouvait en présence de Thierry.

Elle répondit brièvement aux quelques mots de regret qu'il lui adressa pour son abstention au cortège. Hélène ajouta :

– Tu peux d'autant plus t'en plaindre, mon cher Thierry, que tu aurais eu le plaisir d'être son cavalier. Au lieu de cela, tu conduiras cette bonne cousine Gilier, qui n'est pas précisément intéressante.

Agnès eut un sourire contraint.

– Elle le sera peut-être autant que moi, qui ne

suis déjà plus qu'une recluse.

– Tu as même presque la tenue des postulantes du Carmel. Mais ce n'est pas gentil d'avoir mis cette vilaine robe foncée pour le mariage de ton amie !

– Pardonne-moi, ma chère Hélène, mais je suis résolue à ne pas la quitter, jusqu'au jour où je revêtirai, moi aussi, une robe semblable à la tienne pour faire mon adieu au monde.

Elle regardait Thierry et une lueur de défi passa dans ses yeux qui rencontraient ceux du jeune homme.

Colette posa sa main sur l'épaule de son amie :

– C'est décidément pour le mois d'août, Agnès ?

– Oui, nous avons un peu avancé la date. Je le préférerais...

Sa voix frémit légèrement. Elle détourna les yeux et parut s'absorber dans l'examen de la longue traîne d'Hélène. Colette se remit à la toilette de sa sœur, sous la direction de M^{me} Darcier qui, un peu lasse, s'était assise en face de

la mariée. Mais, de temps à autre, le regard soucieux de la jeune fille glissait vers le visage fermé de son amie.

Agnès se rendit, seule, à pied à la cathédrale. Elle pria beaucoup pendant la cérémonie, elle pria avec cette ferveur un peu sombre qui, de plus en plus, devenait la caractéristique de sa piété. Et cette prière, faite avec foi, cependant, ne lui apportait ni consolation ni douceur. Agnès n'apercevait pas le levain d'orgueil, elle ne voulait pas reconnaître l'erreur où elle était tombée, d'abord par la faute de ceux qui la dirigeaient, et maintenant par sa volonté propre. Dans une exaltation froide, très raisonnée, elle allait vers le sacrifice imprudent, en refoulant avec rudesse ses angoisses, ses répugnances, sa certitude presque absolue qu'elle n'était pas faite pour l'état religieux.

Le doute lui en était venu depuis plusieurs années, peut-être même avant qu'il eût atteint l'âme de Jacqueline. Mais au contraire de son aînée, elle n'avait jamais voulu s'y arrêter ni consulter un autre prêtre que l'abbé Bluc. Une

énergie intense s'unissait chez elle à l'orgueil subtil hérité des âmes d'ascendants entachés d'hérésie. Parce que le célibat religieux est considéré en lui-même un état de perfection, parce que le mystère de la vie cloîtrée et pénitente semble mettre à part la créature humaine qui y est appelée, Agnès eût considéré comme une déchéance, comme une humiliante défaite de l'âme de revenir sur la décision prise jadis par M^{lle} Angélique, renouvelée ensuite par elle. Oui, elle serait religieuse. Elle se donnerait à Dieu avec toutes ses angoisses, avec toutes ses révoltes sourdes devant l'état qu'elle allait embrasser, avec les froideurs, les sécheresses de son âme durement menée par elle à cette existence dont elle avait peur. Elle immolerait son cœur, avec toutes ses aspirations vers une autre voie, elle ferait taire la protestation qui s'élevait parfois en elle. Jacqueline avait refusé d'être héroïque. Mais Agnès le serait, coûte que coûte.

M^{me} Darder recevait chez elle après la cérémonie. Agnès, fuyant la foule des invités, se réfugia dans le jardin. L'après-midi était

ensoleillé, le vieil enclos commençait à sortir de la torpeur hivernale. La jeune fille nota au passage des bourgeons prêts à craquer. Alors, elle songea que l'année prochaine elle ne verrait plus pousser les feuilles des vieux marronniers de la Grêlie et que les violettes ne seraient plus cueillies par elle.

Son cœur se gonfla à cette pensée et à la vision d'un autre jardin, là-bas, en terre étrangère, où elle se promènerait dans sa robe noire de postulante, au milieu des robes brunes des Filles de Sainte-Thérèse. Elle s'arrêta sous un petit berceau que l'hiver avait dépouillé de son manteau de feuillage et s'assit sur le banc circulaire placé à l'intérieur. Une lassitude morale l'envahissait, une sensation de solitude étreignait son âme en cet après-midi clair, déjà printanier, tout près de cette demeure d'où, par les fenêtres ouvertes, lui arrivait un bruit confus de voix joyeuses.

Pourquoi le mariage d'Hélène l'attristait-il ainsi ? Elle allait, il est vrai, perdre en elle une amie. Mais elle-même, dans si peu de temps, s'en

irait aussi. Déjà, elle se détachait par avance de toutes ces intimités. Elle s'essayait à se faire pour tous ceux qu'elle aimait un cœur très lointain, qui ne les oublierait pas, mais planerait dans d'autres sphères très hautes où les sentiments humains n'auraient pas accès. Aujourd'hui, elle venait de constater, avec une humiliation un peu irritée, que ce but n'était pas atteint, car elle avait pleuré pendant la cérémonie nuptiale et, maintenant encore, voici que des larmes glissaient sous ses paupières.

« Je suis lâche ! songea-t-elle en se raidissant contre cette faiblesse qui s'insinuait en elle. Il est temps que je m'éloigne d'eux tous, que je me tienne dans la retraite, pour me préparer au départ définitif. »

Un frisson courut en elle. Cette pensée lui était aujourd'hui plus douloureuse que jamais.

Les instants s'écoulaient et elle restait là, le front penché, s'efforçant de se recueillir, de s'évader du monde, loin de ces inquiétudes qui revenaient la torturer.

Mais quelqu'un venait troubler sa solitude. Un

pas ferme faisait crier le gravier. Agnès eut un léger tressaillement en reconnaissant Thierry.

– Jacqueline se demandait ce que vous étiez devenue. J’ai eu l’idée que vous vous étiez réfugiée ici.

Elle se leva en ramenant sur ses épaules le manteau qui en avait glissé.

– Oui, c’était plutôt ma place qu’au milieu de tout ce monde.

– Vous exagérez un peu, permettez-moi de vous le dire, Agnès. Cette réunion de nos amis n’a rien de très dissipant. Et puis, vous n’êtes pas encore religieuse, voyons ! Colette se mêle très simplement à nos distractions, ce qui ne l’empêche pas d’avoir toujours présent à la pensée l’état auquel Dieu l’appelle et vers lequel elle va joyeusement.

– Joyeusement ! répéta Agnès.

Elle serra un peu les lèvres et ses mains eurent un tremblement léger.

Thierry, debout devant elle, l’enveloppait de son pénétrant regard. Il dit d’un ton de calme

douceur :

– Je crains que vous ne m’en ayez voulu de ma franchise, ce jour de notre promenade au canal ?

Elle secoua négativement la tête en rougissant un peu.

– Non, je ne vous en veux pas. Mais vous vous êtes trompé, Thierry.

– Je demande au Ciel qu’il en soit ainsi, du moment où vous persistez dans votre dessein. Mais ce que je vous ai dit n’est que l’expression du sentiment de tous les miens, de mon oncle, en particulier.

Elle eût un mouvement presque violent, tandis que son teint s’empourprait fortement.

– Ne m’en parlez plus, je vous en prie, Thierry. C’est décidé, c’est irrévocable. Ne venez pas retourner encore...

Elle s’interrompit. Sa physionomie exprimait soudain la confusion et une sorte de colère. Mais il était trop tard. Thierry savait maintenant que ses soupçons étaient fondés, qu’Agnès allait vers

la vie religieuse avec un froid désespoir et une obstination farouche, avec un cœur sans joie.

Il ne fut pas maître du cri qui vint à ses lèvres :

– Mais c'est affreux, ce que vous voulez faire là ! Et c'est très mal ! Vous allez à l'encontre de la volonté divine. Agnès, Agnès, rentrez en vous-même ; réfléchissez, demandez conseil !

Elle blêmit un peu en détournant les yeux du regard à la fois sévère et suppliant.

– Je l'ai fait, Thierry. Ma décision est irrévocable, vous dis-je. Ne m'en parlez plus, je le demande à votre amitié.

Elle fit quelques pas en avant. Au tournant d'une allée apparaissait Colette. Elle n'avait pas encore aperçu son frère et Agnès. Toute fraîche dans sa robe de voile blanc, sous la toque de tulle clair et de roses qui coiffait ses cheveux blonds, elle marchait lentement, les yeux mi-clos, souriante et recueillie. Une expression d'indicible sérénité était répandue sur cette physionomie un peu enfantine encore.

Thierry se pencha vers Agnès.

– Tenez, la voilà, la religieuse, celle dont la vocation est certaine. Elle va vers le cloître avec joie, comme à la consommation de son union avec le divin fiancé de son âme. Elle souffre à la perspective d’être séparée si complètement des siens, mais elle sait que son Époux saura la consoler et la dédommager de tout. Elle est heureuse parce qu’elle est appelée vers cette vie religieuse, parce que Dieu lui a marqué sa place parmi ses privilégiées. Et en lui parlant de son entrée au couvent, on ne lui retourne pas le fer dans la plaie, Agnès.

Le visage de la jeune fille s’empourpra de nouveau.

– Vous êtes cruel, Thierry, dit-elle d’une voix tremblante.

– Je crains tellement que vous ne soyez la victime d’une déception effroyable !

La voix avait pris une douceur émue qui fit frémir le cœur d’Agnès. Mais elle ne tourna pas la tête vers lui, elle continua de s’avancer à la rencontre de Colette.

– Tu l’as retrouvée, Thierry ? dit la jeune fille à son frère. Elle fuyait le monde, cette austère petite moniale. Viens, maintenant, le retrouver un peu, Agnès. Viens voir comme notre Hélène est jolie et comme Jacqueline est gaie !

Elle prit le bras de son amie et l’entraîna vers la maison. Thierry les suivit des yeux. Une émotion un peu douloureuse s’exprimait sur ce visage si froid à l’ordinaire. D’un geste lent, il passa la main sur son front en étouffant un soupir.

« Ah ! la folle, l’orgueilleuse enfant ! murmura-t-il. Vers quel avenir s’en va-t-elle, avec de pareils sentiments au fond du cœur ? Pauvre Agnès, si bonne, si pure et que l’orgueil égare ! »

V

Huit jours après le mariage d'Hélène, M^{me} Darcier apparut à la Grêlie. Agnès l'introduisit dans le salon aux boiseries grises, aux tentures de tapisserie fanée, où M^{lle} Angélique tricotait, assise près de la fenêtre ouverte. Avec l'air humide du dehors, un parfum de violette entraît dans la grande pièce où les meubles anciens s'alignaient dans une symétrie impeccable.

Après quelques menus propos, M^{me} Darcier, non sans quelque gêne, informa M^{lle} Dubrulier que son fils Maurice s'était épris de Jacqueline et qu'elle venait demander pour lui la main de la jeune fille.

M^{lle} Angélique sursauta, en laissant glisser à terre son tricot. Des plaques rouges s'étendirent sur sa peau ridée, aux tons jaunis, ce qui était signe chez elle de la plus violente émotion.

– Jacqueline... Jacqueline... se marier !

Elle joignit ses mains maigres, où les veines saillaient en minces bourrelets violâtres. Ses lèvres tremblaient.

– Mais, ma cousine, puisqu'elle n'a pas la vocation religieuse...

– Oui, c'est vrai... puisqu'elle recule devant le sacrifice... Mais elle aurait pu garder le célibat, s'occuper uniquement de bonnes œuvres.

– Si Dieu lui a donné de l'attrait pour le mariage, cependant ?

M^{lle} Angélique soupira de nouveau en levant les yeux au ciel.

– Dites plutôt que c'est l'esprit du monde qui prédomine en elle. Mais, enfin, je lui parlerai de votre demande. Si elle veut se marier, je préfère que ce soit avec un de vos fils plutôt qu'avec tout autre, ma bonne Marguerite. Je veux espérer, cependant, qu'elle ne se décidera pas encore, si tôt après avoir abandonné sa sainte vocation.

Elle parla à sa nièce le soir de ce même jour de la raison qui avait motivé la visite de M^{me} Darcier. Le teint mat de Jacqueline s'empourpra.

Les yeux s'éclairèrent d'une lueur de bonheur.

– Je pense que tu n'as pas idée de te marier, ajouta M^{lle} Angélique de sa voix lente, où perçait un peu d'inquiétude.

– Mais, ma tante, pourquoi ?

– Pourquoi... pourquoi ? Mais, si tu n'as pas le courage d'entrer en religion, tu pourrais du moins n'appartenir qu'à Dieu seul, même au milieu du monde.

– Cependant, ma tante, le mariage est aussi un état béni de Dieu.

– Oui, évidemment... mais ce n'est pas le plus parfait.

De nouveau, M^{lle} Angélique repartit sur ce thème qui lui était cher et qu'elle avait si souvent développé devant ses nièces. Jacqueline, assise en face d'elle, l'écoutait respectueusement. Mais sa physionomie prenait une expression décidée et ce fut d'une voix ferme qu'elle dit lorsque M^{lle} Angélique l'interrogea :

– Je me sens faite pour la voie ordinaire, ma tante. Je suis très disposée à me marier.

– Ah ! murmura M^{lle} Angélique.

Elle joignit les mains, laissa un peu retomber la tête sur sa poitrine et dit d'un ton lugubre :

– Alors, cette demande ?... Maurice ?...

Jacqueline rougit de nouveau en répondant :

– Je serai très heureuse de devenir sa femme.

– Réfléchis encore... réfléchis, mon enfant !
Demain, tu me diras cela.

– Oui, demain, si vous le voulez, ma tante.

Elle se pencha pour embrasser M^{lle} Angélique en murmurant :

– Je regrette bien de vous faire de la peine, ma bonne tante. Mais je n'aurais pas pu... Et je resterai toujours une fervente chrétienne, je vous le promets.

– Que Dieu te garde et ait pitié de toi, Jacqueline ! Agnès et moi le supplierons de ne pas punir ta faiblesse.

Une ombre voila le regard brillant de Jacqueline. Elle se tourna vers sa sœur. Agnès avait interrompu la lecture qu'elle faisait au

moment où M^{lle} Angélique s'était décidée à parler de la demande en mariage. Elle tenait les yeux fixés sur Jacqueline, en appuyant son menton sur ses mains croisées. Ses cils châtain battaient un peu, un pli de souffrance soulevait légèrement sa lèvre. Mais sa physionomie restait fermée, presque rigide.

– Et toi, que dis-tu, Agnès ?

Jacqueline, en parlant, faisait deux pas et se trouvait ainsi tout près de sa sœur. Elle posa sa main sur l'épaule d'Agnès en se penchant de telle sorte que leurs fronts se touchaient. Agnès eut un imperceptible tressaillement. Elle dit à mi-voix :

– C'est affaire entre ta conscience et toi. Si tu n'as pas le courage...

Jacqueline serra les lèvres. Pendant quelques secondes, son visage exprima un peu d'irritation.

– Le courage de quoi ? D'abandonner ce que je sens être ma vocation véritable pour entrer dans un état qui ne m'est pas destiné ? Non, ce courage-là, je ne l'ai pas, et Dieu ne m'en punira pas, j'en suis persuadée. Bonsoir, Agnès.

Elle se pencha un peu plus encore et mit un baiser sur la joue de sa sœur.

– Tu es glacée. Qu’as-tu ? dit-elle avec un peu d’inquiétude.

– Je n’ai rien. Bonsoir, ma chérie.

Elle lui rendit son baiser en effleurant à peine son front. Mais la main qui serrait celle de Jacqueline était froide comme la neige dont elle avait la blancheur et elle tremblait un peu.

– Tu vas te coucher, Jacqueline ? dit M^{lle} Angélique.

– Oui, ma tante, si vous le permettez.

– Va, mon enfant, va prier, réfléchir et que Dieu t’éclaire !

Le silence régna pendant un long moment quand elle fut sortie. Agnès baissait de nouveau la tête sur son livre. M^{lle} Angélique, les mains abandonnées sur son tricot, regardait vaguement les photographies placées sur un petit meuble en face d’elle. Il y avait là son frère, le père de Jacqueline et d’Agnès, sa belle-sœur, à qui ressemblait l’aînée, puis un adolescent au mince

visage, aux yeux inquiets et doux.

Celui-là était son neveu, le frère des deux jeunes filles, mort huit ans auparavant. On l'avait trouvé un soir noyé dans le canal. Il était au petit séminaire et se destinait au sacerdoce. Son père et M^{lle} Angélique l'avaient élevé selon la méthode janséniste. Scrupuleux et timoré par nature, il l'était devenu plus encore sous cette direction. Au séminaire, on avait en vain combattu cette tendance. Sa mort fut mise sur le compte d'un accident. Mais les prêtres qui le connaissaient plus particulièrement, et surtout son directeur spirituel, demeurèrent persuadés qu'elle était volontaire. Pascal avait dix-sept ans, il avait peut-être commis une première faute grave et, terrifié, ne songeant pas à la miséricorde de Dieu, ne voyant que sa justice et sa sainteté, il s'était jeté en désespéré dans la mort, en une crise de ces scrupules effrayants auxquels le livraient un orgueil subtil et un cœur faible et obstiné à la fois.

La famille n'avait jamais connu que la version de l'accident. M^{lle} Angélique, au milieu de son

chagrin, s'était réjouie à la pensée que cette piété stricte, austère, qui était celle de Pascal, plaiderait sa cause près de Dieu. Elle donnait le jeune mort en exemple à ses sœurs, en formant autour de lui une légende de sainteté héroïque, de vertu intangible. Agnès et Jacqueline vénéraient le souvenir de ce frère disparu, alors qu'elles atteignaient neuf et dix ans, et dont elles se rappelaient le sérieux un peu sombre, l'intransigeance déjà marquée. Elles se souvenaient de ce jour où on l'avait rapporté, livide, les yeux clos, la lèvre soulevée en une sorte de rictus douloureux. Leur chagrin avait été réel, mais non très profond. Pascal avait l'âme fermée comme celle d'Agnès, sans posséder le cœur affectueux de celle-ci, et il n'avait jamais été moralement très proche de ses sœurs.

M^{lle} Angélique tenait les yeux fixés sur la photographie de son neveu. Et ce regard, vague d'abord, se faisait peu à peu plus conscient. Elle dit tout à coup d'un ton un peu âpre :

– Mieux vaudrait pour Jacqueline qu'elle eût quitté ce monde comme son frère, dès

l'adolescence !

Agnès eut un tressaillement en tournant vers sa tante un visage qui exprimait l'effroi et une vive protestation.

– Oh ! ma tante, que dites-vous !

M^{lle} Angélique hocha la tête. De grandes rides tiraient le coin des yeux, plissaient le tour de sa bouche, accentuant ainsi l'expression d'amère tristesse de sa physionomie.

– C'est une déchéance pour elle, ce peut être son malheur éternel. Ah ! toi, au moins, Agnès, tu es forte, tu ne connais pas ces lâchetés !

Agnès eut un léger frémissement. Mais elle dit avec calme :

– J'espère que je ne les connaîtrai pas, ma tante. Ce qui est décidé sera fait.

Elle se leva, rangea le livre dans la petite bibliothèque où s'alignaient les ouvrages de piété et les vies de saints. Sa physionomie était tranquille, mais ses doigts semblaient avoir des mouvements un peu fébriles. Elle vint offrir son front à M^{lle} Angélique en lui souhaitant le bonsoir

et monta à sa chambre. Celle-ci était une grande pièce aux meubles d'acajou massif, aux tentures foncées, un peu fanées. Elle présentait un aspect sévère et froid ; rien ne rappelait qu'elle fût une chambre de jeune fille. Le soir, la petite lampe d'Agnès, posée sur une table près de son lit, répandait une faible lueur dans cette partie de la pièce, laissant le reste dans une ombre triste.

La jeune fille s'agenouilla devant son crucifix pour la prière du soir. Généralement, elle la faisait avec Jacqueline. Aujourd'hui, pour la première fois, elle n'appelait pas sa sœur, qu'elle entendait cependant aller et venir dans la pièce voisine.

Elle mit son visage entre ses mains. Un frisson secoua ses épaules. Sa chambre était froide, particulièrement en cette journée humide. Mais c'était surtout un froid intérieur qui donnait à Agnès ce malaise d'âme se répercutant sur sa personne physique.

Des formules de prières sortaient de ses lèvres. Elle s'efforçait d'appliquer son esprit à la pensée de Dieu qui l'écoutait. Mais un vide douloureux

se faisait dans son âme, une angoisse la serrait au cœur. En vain pressait-elle ses mains glacées contre son front qui brûlait, lui. L'effroi, le doute, la raidissaient, la courbaient, frémissante, devant cette image du divin crucifié en qui elle ne voyait qu'un juge, et le Maître auquel, dans une aberration orgueilleuse, elle voulait faire le sacrifice de ses aspirations vers une autre vie, « pour être héroïque ».

Une porte fut doucement ouverte. Jacqueline apparut avec ses cheveux déjà nattés pour la nuit.

– Tu ne m'as pas appelée, Agnès ! Ne veux-tu donc pas que nous fassions ensemble la prière ?

Tout en parlant, elle s'avavançait vers sa sœur et s'agenouillait près d'elle sur le parquet, Agnès tourna à demi vers elle son visage qui n'avait pas eu le temps de quitter son expression tourmentée.

– Il faut bien nous accoutumer à être séparées, Jacqueline. Il y a peu de temps encore, nous nous croyions destinées à vivre ensemble jusqu'à la fin dans le même couvent. Tu ne l'as pas voulu...

D'un mouvement vif, Jacqueline lui jeta ses

bras autour du cou.

– Toi aussi, es-tu vraiment comme ma tante ?
Ne me comprends-tu pas ?

Agnès détourna un peu les yeux et, si la lumière avait été plus vive, Jacqueline eût vu trembler ses lèvres.

– Si, je te comprends... tu as raison, si vraiment tu ne pouvais pas... si tu n'avais pas la force...

– Agnès, je t'assure que Dieu ne m'a pas faite pour l'état religieux.

Un soupir gonfla la poitrine d'Agnès.

– Agis selon ta conscience, chère sœur. Et, maintenant, prions.

Ce soir-là, quand Jacqueline l'eut quittée, Agnès prolongea très tard son oraison. Mais, quand elle en sortit, la tristesse et l'anxiété se lisaient toujours sur son joli visage pâli.

Ses projets de retraite se trouvèrent fortement entravés par les préparatifs que nécessitait le mariage de Jacqueline. Maurice était retourné à Brest. Mais la jeune fiancée se rendait fréquemment dans sa future famille, qui la demandait sans cesse et l'accueillait le plus affectueusement du monde. La désapprobation qu'elle sentait peser sur elle à la Grêlie l'attristait et elle éprouvait toujours un soulagement à se trouver pendant quelques heures près de M^{me} Darcier et de Colette.

Elle n'éprouvait aucun regret de la décision prise. De plus en plus, elle sentait qu'elle se trouvait dans sa vraie voie et la forte autorité sacerdotale de l'abbé Gendret la maintenait satisfaite dans sa persuasion, en dépit de l'avis contraire qu'elle rencontrait chez elle.

Agnès se montrait très affectueuse à son égard ; elle l'accompagnait chez les Darcier et l'aidait de ses conseils pour les emplettes nécessaires. L'aînée, reconnaissant chez sa cadette un goût plus affiné, la consultait sur tout. Et Agnès trouvait une amère jouissance à

combiner le trousseau, l'installation de cette fiancée heureuse – elle qui ne connaîtrait pas ces petites joies, elle qui allait se dépouiller de tout et meurtrir son cœur pour s'enfermer dans le cloître.

M^{lle} Angélique restait en dehors de ces préoccupations. Elle l'avait déclaré à M^{me} Darcier.

– Ce mariage est une tristesse pour moi, Marguerite. J'y assisterai pour ne pas peiner Jacqueline, mais je vous serais reconnaissante de vous occuper de tous les détails nécessaires. D'ailleurs, je n'y connais rien. Arrangez-vous avec mes nièces, ma bonne amie.

Il fut ainsi fait. Mais, pendant les jours qui précédèrent immédiatement le mariage, M^{lle} Dubrulier dut, avec force soupirs intérieurs, voir Maurice passer l'après-midi et la soirée à la Grêlie, ne quittant guère plus que son ombre sa fiancée toute radieuse. Déjà la question des lettres quotidiennes échangées entre eux avait été dure à accepter. M^{lle} Angélique trouvait celles de Maurice trop tendres et luttait toujours contre une violente tentation de les déchirer en mille miettes

avant de les donner à Jacqueline. Elle s'en ouvrit un jour à M^{me} Darcier. Celle-ci ne put retenir un sourire.

– Oh ! ma cousine, vous m'étonnez ! Maurice est très respectueux, très réservé.

– Je ne dis pas... mais, enfin... il lui parle d'amour...

– De quoi donc voulez-vous qu'il lui parle ? Ils sont fiancés et, dans peu de temps, ils seront mari et femme.

M^{lle} Angélique se prit la tête à deux mains.

– Voilà ce que je ne puis m'imaginer ! Il me semble qu'en s'adressant en ces termes à Jacqueline votre fils commet un sacrilège.

– Parce que vous voyez toujours chez elle une vocation religieuse qui n'a jamais existé que dans votre imagination, chère cousine. Mais je vous assure qu'aucun de nous ne garde d'illusion à ce sujet, et que la conscience de Maurice est parfaitement tranquille, autant que celle de votre petite Jacqueline, qui s'épanouit vraiment de bonheur, la chère enfant.

M^{lle} Angélique hochait la tête en jetant un coup d'œil lugubre vers les fiancés. Ils étaient assis dans la pièce voisine, juste en face de la porte grande ouverte – la tante l'exigeait ainsi pour mieux exercer sa surveillance. Maurice, penché vers Jacqueline, lui parlait avec animation, semblait lui demander quelque chose. Elle, très rougissante, secouait la tête, refusait visiblement, avec l'air d'une personne qui voudrait bien dire oui.

La voix de Maurice s'éleva tout à coup :

– Eh bien ! je vais en demander la permission à votre tante.

Ils se levèrent tous deux. L'enseigne prit la main de sa fiancée et l'entraîna vers le salon où M^{lle} Dubrulier et M^{me} Darcier bavardaient, tandis que Colette et Agnès travaillaient à l'autre extrémité de la pièce.

– Ma cousine, voulez-vous m'autoriser à embrasser ma fiancée ?

Un effarement passa sur la physionomie de M^{lle} Angélique. Son regard enveloppa tour à tour

le franc et aimable visage du jeune officier et celui de Jacqueline, empourpré et confus. Elle balbutia :

– L’embrasser !... Jacqueline !... Oh ! non, non, Maurice ! Quelle idée !

– Cependant, ma cousine, nous nous marions dans deux jours. Il me semble que j’ai été bien patient en attendant jusqu’ici pour donner à ma fiancée mon premier baiser, riposta-t-il d’un ton mi-plaisant, mi-sérieux.

M^{me} Darcier souriait doucement à son fils. Il ressemblait au père disparu et elle croyait le revoir, son Henri, fiancé affectueux et empressé, qui avait fait pour elle, de ces jours précédant leur union, une mine de souvenirs doux et charmants.

– Attendez encore... quand vous serez mariés, dit M^{lle} Angélique avec agitation.

La physionomie de Maurice eut une légère contraction d’impatience.

– Mais c’est mon baiser de fiançailles que je réclame ! Ce sera un souvenir pour nous, et j’y tiens énormément, je vous en préviens.

Il prenait un air quelque peu batailleur, le blond Maurice, un air que M^{lle} Angélique traduisit ainsi : « Je demande l'autorisation, mais, si on me la refuse, je la prendrai. »

Alors, du bout des lèvres, la tante dit :

– Eh bien ! faites-le.

Agnès et Colette tournaient la tête vers les fiancés. Un sourire ému se jouait sur les lèvres de Colette et dans ses yeux bruns fixés avec une expression profondément affectueuse sur son frère et Jacqueline. Le front d'Agnès se creusait un peu, ses longues prunelles bleues agrandies par une sorte d'angoisse se posaient sur les fiancés dont les têtes se rapprochaient, tandis que Maurice appuyait ses lèvres sur le front de Jacqueline. Un soupir imperceptible gonfla sa poitrine, ses doigts, amaigris depuis ces derniers mois, serrèrent un peu plus fort l'aiguille. Un soudain afflux de sang vint à son visage et, quand il disparut, le teint délicat parut plus pâle encore.

VI

Le mariage de Jacqueline fut célébré dans la petite église de Sorigny. L'abbé Bluc donna la bénédiction nuptiale et l'abbé Gendret prononça l'allocution. À dessein, il en fit une éloquente et profonde apologie de la noblesse du lien conjugal, afin de combattre les doutes qui auraient pu revenir assaillir Jacqueline au pied de l'autel. Ce fut une heureuse inspiration. La jeune mariée, en effet, était reprise depuis la veille, et surtout ce matin-là, de toutes ses angoisses. Maurice, habitué à la voir confiante et heureuse, avait été frappé de son air contraint et inquiet, lorsqu'il était entré dans la chambre où venait de s'achever la toilette de la mariée. Elle avait essayé de lui sourire, mais c'étaient des larmes qui arrivaient au bord des paupières.

Il se rassura, lorsque, au retour de l'église, il rencontra le regard ravi de sa jeune femme et

attribua ce bref changement remarqué chez Jacqueline à l'émotion bien compréhensible au moment de changer de vie, de s'engager pour toujours.

Quelqu'un s'était trouvé non moins remué que Jacqueline par l'allocution de l'abbé Gendret. Agnès l'écoutait avec une sorte d'avidité, dont Thierry, son garçon d'honneur, suivait sur son visage toutes les expressions. Puis, pendant la bénédiction nuptiale, ce fin visage redevint rigide et les yeux bleus ne quittèrent plus la croix fixée au-dessus du tabernacle.

Pendant les fiançailles de sa sœur, Agnès avait vu plusieurs fois Thierry. Mais le jeune homme ne revenait plus sur le sujet de la vocation religieuse de M^{lle} Dubrulier. Personne des siens, d'ailleurs, n'en parlait à la future carmélite. Agnès, elle non plus, n'amenait pas la conversation sur ce sujet.

M^{lle} Angélique avait fait les choses le plus simplement possible, en réduisant les invitations au minimum et en ouvrant sa salle à manger aux parents seulement. La Grêlie n'avait reçu aucune

parure de fête. Maurice le fit remarquer à ses frères avec un peu de mécontentement.

– Aux yeux de M^{lle} Angélique, le mariage de Jacqueline est une déchéance, répliqua l'abbé Joseph ; on ne te la donne pas de bonne grâce, mon cher ami, et on te le montre.

– Fort heureusement, elle a eu le courage de ne pas se laisser entraîner vers une voie qui n'était pas la sienne. Il lui a fallu beaucoup lutter, elle me l'a dit, et traverser de pénibles crises d'âme.

– Il est étrange que sa sœur montre moins de force de caractère. Elle semble cependant de nature plus décidée, plus volontaire.

Thierry, qui écoutait ses frères, dit d'un ton où perçait comme une sourde amertume :

– Moins de force de caractère ! Elle n'en possède que trop, mais elle la met au service de son orgueil. Oui, elle a une volonté, et c'est cette volonté-là qui la conduit vers le cloître, en dépit de ses doutes, de ses angoisses et de ses répugnances, je dirai même plus : de sa certitude

qu'elle n'est pas appelée à cette vocation.

– C'est aussi l'avis de mon oncle, ajouta Joseph. Moi, je ne la vois pas assez pour être aussi affirmatif. Mais j'ai remarqué des expressions de physionomie qui me donnent à penser qu'Agnès ne va pas vers le cloître avec la liberté de cœur, le tranquille et fervent et sûr enthousiasme de notre chère Colette.

– Non, oh ! non, loin de là ! murmura Thierry.

Maurice s'éloigna pour rejoindre sa femme et Thierry s'en alla errer sous les vieux marronniers qui projetaient une ombre épaisse sur le jardin de la Grêlie. Ils étaient contemporains de Port-Royal et leurs vieux troncs avaient vu peut-être passer quelque'un des « messieurs » ou Blaise Pascal, plongé en de profondes méditations, alors qu'ils venaient visiter leur ami, l'ardent janséniste Augustin Dubrulier, dont les trois filles étaient entrées au monastère de Notre-Dame-des-Champs. Quelque chose de leur vertu austère semblait flotter encore sous ces ombrages. Du moins, Thierry ressentait cette impression, qui communiquait en tout son être une sourde colère.

Catholique fervent et pratiquant, il était, de par son éducation religieuse et familiale, complètement opposé à la doctrine janséniste. Chez les siens, la piété se montrait gracieuse et sans contrainte, et on ne commettait pas l'erreur de ne voir le salut possible que dans un héroïsme inaccessible à la majorité des âmes. On savait qu'il n'existe pas qu'une vocation bénie de Dieu et qu'une autre, plus commune, plus pénible, peut conduire un chrétien digne de ce nom vers les hauts sommets de perfection. Thierry était un admirateur de la vie religieuse, il n'avait jamais songé à discuter la décision de sa jeune sœur. Mais à la pensée d'Agnès s'en allant vers le cloître, poussée par l'influence de subtil orgueil qui flottait dans l'atmosphère de la Grêlie, une irritation étrange saisissait le jeune homme. Il en voulait à toutes ces ombres d'autrefois, il en voulait à M^{lle} Angélique surtout d'entretenir l'erreur dangereuse dans l'âme d'Agnès. Et il était saisi du désir ardent de lui crier encore : « Vous vous trompez ! Dieu ne vous appelle pas à la vie religieuse ! »

Il avait quitté l'ombre des marronniers et il se

trouvait maintenant dans le parterre où les roses, les pivoines pourpres, les glaïeuls, se côtoyaient entre les bordures de corbeilles d'argent et d'œillets roses.

Thierry s'arrêta près d'un massif de grandes marguerites blanches. L'une d'elles attira l'attention du jeune homme. Elle s'élevait plus haut que les autres, en étalant sa corolle d'une beauté immaculée. Elle était droite, altière, parmi ses sœurs dont la tête se penchait légèrement vers la terre. Thierry eut la vision de la blanche et fière Agnès qui aspirait, comme cette fleur, à se dresser au-dessus des voies communes, à mépriser les joies terrestres. Son cœur se serra à cette pensée soudaine :

« Je ne dois plus rien dire pour la dissuader, moi seul ne puis rien lui dire, maintenant que je suis sûr de l'aimer. Si malgré toute ma certitude je me trompais, si Dieu la voulait réellement à Lui, ce serait une faute, un sacrilège de tenter de la Lui enlever. »

Il courba un peu la tête. Une grande tristesse descendait en lui. Elle s'exprimait sans voile sur

cette physionomie virile qui laissait cependant rarement voir ses impressions.

Un coup de vent passa, apportant un parfum de roses et d'héliotrope. Les grandes marguerites s'agitèrent, ployèrent sous le souffle, toutes, même la plus belle, qui s'inclina pendant de courtes secondes et se redressa dans sa blanche fierté.

« Elle souffre, songea Thierry, mais elle ira jusqu'au bout. »

Il mit un instant la main sur ses yeux, comme pour mieux comprimer en lui la pensée douloureuse, la pensée de l'erreur d'Agnès et de sa peine, à lui. Quand il la retira, il vit devant lui la jeune fille qui sortait de l'ombre des marronniers.

Elle était vêtue d'une robe gris pâle, qu'ornaient des motifs de dentelle blanche. Une large ceinture de soie souple entourait sa taille mince, un chapeau de tulle noir auréolait son front très blanc, sur lequel flottait une boucle de ces beaux cheveux châtain doré qui persistaient à ne pas s'aplatir, malgré tous les efforts d'Agnès.

Un peu pâle avec un cerne léger sous les yeux, elle était une vision de beauté fine et de lassitude mélancolique.

Un peu de couleur vint à ses joues trop blanches à la vue de Thierry. Ses paupières s'abaissèrent un instant, tandis qu'elle continuait à avancer. Lui la regardait venir. Il la regardait avec une sorte d'avidité douloureuse, comme pour graver indélébilement en lui cette vision de pure jeunesse, cette image d'une Agnès qui était encore un peu du monde, mais qui ne le serait plus demain, lorsqu'elle aurait pris le costume sombre et vieillot qui annonçait déjà la tenue de postulante.

– Vous vous promenez dans notre vieux jardin, Thierry ? Nos fleurs embaument, en ce moment.

Ses paupières se soulevaient, le regard de Thierry rencontra les yeux bleus où s'éveillait un peu d'émoi.

– Les bonnes vieilles fleurs de nos grand-mères, je les préfère aux créations de l'horticulture moderne.

– Vous êtes un arriéré, Thierry.

Elle souriait, mais le jeune homme était trop observateur pour ne pas discerner la contrainte dans ce sourire qui entrouvrait à peine les lèvres d'un rose pâli.

– Mes camarades me le disent, et je considère cela comme un compliment. Est-ce aussi votre idée, Agnès ?

Elle inclina affirmativement la tête. Thierry fut frappé à ce moment plus qu'il ne l'avait été encore jusqu'ici de sa mine fatiguée, de son attitude lasse.

– Êtes-vous souffrante ? Je vous trouve un peu pâle, un peu amaigrie.

– Non, je n'ai rien. Je me suis seulement un peu fatiguée ces temps-ci. Mais, maintenant, je me reposerai. La Grêlie va être calme – trop calme – car ma chère Jacqueline me manquera tant !

Un soupir gonfla sa poitrine.

– Mais il eût fallu nous séparer quand même. Bientôt, c'est moi qui partirai.

Sa main, qui jouait machinalement avec le feuillage d'un poirier en quenouille tout proche d'elle, eut une crispation légère et, de nouveau, ses paupières voilèrent un instant les prunelles bleues.

– Vous êtes irrévocablement décidée ?

La voix de Thierry frémissait en adressant cette question.

– Irrévocablement, oui.

– Sans regrets ?

Il vit un tressaillement courir sur son visage, l'agiter tout entière. Pendant quelques secondes, elle resta immobile, les paupières demi-closes, les lèvres un peu tremblantes, et si pâle qu'il semblait que tout le sang se fût retiré de cette blanche figure. Puis ses paupières se soulevèrent, laissant voir, dans les beaux yeux sérieux, un reflet d'angoisse éperdue.

– Je n'ai jamais menti, Thierry. Je puis vous le dire, puisque vous l'avez deviné : je vais vers cette vie religieuse, que j'admire tant cependant, avec effroi, avec épouvante, en sachant d'avance

que mon existence n'y sera qu'une perpétuelle souffrance morale. Mais rien ne me fera reculer, car il s'agit de mon salut éternel.

– C'est une folie ! C'est une épouvantable aberration ! Si Dieu vous appelait, vous n'iriez pas à Lui avec de pareils sentiments ! Mais il ne vous veut pas là ! Vous devez le sentir vous-même, Agnès.

Elle détourna les yeux en murmurant faiblement :

– Je ne veux pas y réfléchir.

— Pourquoi ? C'est une faute, c'est de l'orgueil ! Ne vous obstinez pas dans cette erreur ? Vous ne le devez pas !

Il lui avait pris la main et il essayait de rencontrer le regard qui se dérobaît.

– Si, je le dois. Ne me dites pas cela, Thierry.

Elle redressait la tête et il revit les yeux bleus, froids et résolus, cette fois.

– Je vous avais demandé de ne plus m'en parler. Vous ne me comprenez pas. C'est vous

qui êtes dans l'erreur.

Mais il secoua la tête.

– Non, Agnès, et vous le savez bien. Pardonnez-moi d'avoir, cette fois encore, laissé échapper ma pensée devant votre imprudente obstination. Notre vieille amitié m'y autorisait un peu, et j'aurais voulu qu'elle vous persuadât de mieux réfléchir.

Le regard d'Agnès s'adoucit de nouveau. Thierry sentit frémir légèrement la main qu'il tenait dans la sienne.

– Je ne vous en veux pas, je vous remercie de votre sollicitude. Mais rien ne pourra changer ma décision.

Elle retira sa main, se pencha, cueillit quelques marguerites. Sous les petits doigts fins, la grande fleur fière tomba.

– Jacqueline veut emporter un bouquet de notre jardin, expliqua-t-elle d'une voix calme où Thierry crut discerner cependant un frémissement de souffrance. Je viens choisir ses fleurs préférées.

– Voulez-vous me permettre que je vous aide ?

Elle fit un signe affirmatif. Dans les allées bordées de buis, ils s'avancèrent tous deux. Thierry cueillait les fleurs que lui désignait Agnès. Ils formaient un couple charmant : lui, grand et vigoureux, bien pris dans l'habit qu'il portait avec une extrême aisance ; elle, fine et jolie, d'une élégance tranquille et distinguée. À peine échangeaient-ils quelques monosyllabes. Mais le regard de Thierry se reportait sans cesse sur sa compagne, dont les mains s'emplissaient de fleurs.

– J'en ai assez, maintenant. Je vous remercie, Thierry.

Elle s'arrêtait au milieu d'une allée et levait vers lui son visage que l'air et le soleil rosissaient, qu'un sourire fugitif animait.

– Je vais donner cela à Jacqueline. Elle l'emportera comme un souvenir de la Grêlie, et de sa sœur.

Le sourire s'effaça subitement. Agnès jeta

autour d'elle un regard douloureux.

– Notre vieille Grêlie ! Jacqueline la reverra, mais moi...

Les mots moururent sur ses lèvres pâlies.

Thierry dit vivement :

– Vous la reverrez de même, Agnès. Je pars dans trois jours pour l'Asie Mineure, où j'accompagne le docteur Brassin. Je ne serai de retour qu'en octobre et à cette époque vous serez entrée au Carmel. Je devrais donc vous dire aujourd'hui un adieu définitif. Mais il m'est impossible de le faire. Vous entendez, Agnès, je ne vous dis pas adieu ! et la Grêlie vous reverra.

Une rougeur d'émotion irritée monta au teint d'Agnès.

– Je ne comprends pas que vous me disiez cela, Thierry... je ne comprends pas...

Elle se détourna, non assez vite pour qu'il n'eût pu voir dans ses yeux un défi et une souffrance. Elle s'en alla le long de l'allée, serrant inconsciemment contre sa poitrine la gerbe odorante dont les corolles frôlaient son

visage. Thierry ne la suivit pas. Il resta debout près des marguerites en la regardant s'éloigner, elle qui emportait un peu de son cœur.

VII

Agnès entra au Carmel de Tournai dans la semaine qui suivit l'Assomption. M^{lle} Angélique l'y conduisit avec Jacqueline, venue de Brest pour la circonstance. Dans le parloir, la jeune femme sanglotait. M^{lle} Dubrulier n'avait pas les yeux bien secs et ne parvenait pas à dissimuler son émotion. Mais Agnès ne versait pas une larme. Seulement, elle était rigide comme un marbre et, quand Jacqueline l'embrassa une dernière fois, ce furent des joues glacées que ses lèvres rencontrèrent.

– Heureuse enfant, heureuse enfant ! balbutia M^{lle} Angélique en la serrant une dernière fois entre ses bras.

Et Agnès franchit la porte du cloître qui se referma sur elle.

Elle était postulante. Et ce fut une postulante au zèle ardent, à la piété austère, sans

ménagements pour elle-même. La maîtresse des novices devait la modérer sans cesse, défendre les mortifications excessives, enseigner que les macérations ne sont pas agréables à Dieu si l'on n'y apporte un cœur humble et joyeux.

Humble et joyeux ! Hélas ! qu'il était loin de l'être, ce pauvre cœur tourmenté, orgueilleux et triste d'Agnès Dubrulier ! Tandis qu'aux heures de récréation, ses compagnes du noviciat laissaient paraître leur jeune et naïve gaieté d'âmes heureuses, Agnès essayait en vain de se mettre à leur diapason, comme on le lui recommandait.

Celles-là étaient venues dans tout l'enthousiasme de leur jeunesse, quelques-unes dans toute la réflexion de leur âge mûr qui avait connu les durs contacts de la vie, apporter au Christ un cœur qu'il leur demandait pour Lui seul, sans partage. Celles-là étaient les appelées, les fiancées choisies du Seigneur. Mais Agnès venait sans appel. Elle venait sans amour, pour s'élever au-dessus de la vocation commune, pour avoir l'orgueil de se dire : « J'ai passé sur tout,

j'ai tout vaincu », pour obéir à cette erreur de son éducation religieuse qui lui faisait voir son salut éternel compromis si elle prenait une autre voie.

Aux heures d'oraison, durant la récitation des longs offices, la nuit sur la dure couchette, le jour dans la cellule étroite où elle travaillait seule, toujours seule, Agnès connut toutes les luttes des âmes tourmentées qui se sont jetées hors du chemin tracé pour elles et qui s'obstinent dans leur erreur. Ce que les autres acceptaient joyeusement – cette prière perpétuelle, ce silence, ces jeûnes, cette vie uniforme et séparée du reste du monde, Agnès le portait comme un fardeau, stoïquement, farouchement presque. Un jour, devant le corps sans vie d'une jeune religieuse qui venait de mourir, elle songea : « Je voudrais être à sa place. » Cette pensée, les autres l'avaient aussi, même une petite novice de dix-sept ans qui était la gaieté du couvent, aux heures où il était permis de parler. Mais celles-là souhaitaient mourir pour jouir sans voiles de leur Époux divin.

Agnès, elle, songeait ainsi seulement parce qu'elle était lasse de la vie, terrifiée à la pensée

des années qui s'étendaient devant elle, toutes pareilles à celle qu'elle commençait à peine entre les murs de ce Carmel que M^{lle} Angélique lui avait montré dès l'enfance comme le seul but permis.

Et pourtant, pas un instant, elle ne voulut songer qu'elle était libre encore, qu'aucun lien ne la retenait ici. L'étrange énergie de cette nature la rendait prisonnière d'une erreur qui, maintenant, devenait volontaire.

Trois mois s'écoulèrent – les trois mois de postulat. Et, au bout de ce temps, la Mère prieure fit appeler Agnès.

– Je suis très désolée, ma chère enfant, de ce que je dois vous apprendre, dit-elle. Mère Cécile de Jésus et moi sommes persuadées que vous n'avez pas la vocation religieuse et, en conséquence, nous ne pouvons vous garder ici.

Agnès, stupéfaite, resta un moment sans parole.

– Pas la vocation ? balbutia-t-elle enfin. Mais, ma Mère, pourquoi ?... Comment ?...

La prieure lui prit les mains et la regarda en face.

– Vous croyiez l’avoir... ou on vous l’a fait croire. Mais il n’en est rien. Vous êtes sans joie, votre ferveur est sombre, sans douceur. Et nous, les élues du Christ, nous sommes joyeuses, nous prions avec une confiance très douce, nous portons nos croix, volontaires et autres, le sourire aux lèvres. C’est que nous sommes là où Dieu nous veut. Vous, non.

– Ma Mère !

– Non, ma fille, vous vous êtes trompée. Nous vous avons longuement étudiée, Mère Cécile et moi, et notre conviction est faite. La vie religieuse n’est pas pour vous.

Agnès, les lèvres tremblantes, murmura :

– Alors, vous me renvoyez ?

– Oui, mon enfant, avec regret, car vous êtes une âme très pure. Mais vous ne vous trouvez pas dans votre voie. Je prierai Dieu qu’il vous l’indique, ma chère fille.

Elle se pencha, traça une croix sur le front

d'Agnès et dit, en enveloppant la jeune fille de son clair regard accoutumé à sonder les âmes :

– Prenez ce que Dieu vous donne. Le reste n'est qu'orgueil, dès que vous le recherchez vous-même.

*

Agnès rentra à la Grêlie en un jour de fin novembre très sombre. Sur le sol mouillé, les dernières feuilles rousses tombaient, s'enfonçaient, les derniers chrysanthèmes effeuillaient leurs longs pétales minces. Au bout des aiguilles du vieux sapin qui se dressait à l'entrée du jardin, des gouttes de pluie perlaient comme des larmes. Les fleurs avaient disparu des plates-bandes, où naguère Agnès était venue cueillir un bouquet pour Jacqueline, la nouvelle mariée. Naguère... Hier. Oui, ces mois qui avaient pesé d'un poids si lourd sur le cœur d'Agnès, ces mois ne représentaient dans son existence déjà écoulée qu'un nombre infime de

jours. C'était hier qu'elle entra au Carmel, hier que Thierry lui disait : « Je ne vous dis pas adieu... et la Grêlie vous reverra. »

Elle le revoyait. Un peu rigide, le visage impénétrable, Agnès rentrait dans la vieille maison. M^{lle} Angélique, en larmes, l'accueillit sur le seuil, la pressa dans ses bras.

– Mon enfant ! C'est incroyable ! Où trouveront-elles la vocation, si ce n'est en toi, préparée dès l'enfance ? L'abbé Bluc est consterné et indigné. Mais d'autres seront plus clairvoyantes, ne tomberont pas dans cette aberration. Il ne manque pas de couvents en Europe.

Agnès dit tranquillement :

– Non, ma tante, je n'ai pas envie d'essayer ailleurs.

M^{lle} Angélique sursauta.

– Comment, aurais-tu dessein de renoncer aussi, toi ?

Un imperceptible tressaillement courut sur le visage d'Agnès.

– Renoncer au couvent, oui, puisqu'on ne veut pas m'y accueillir. À la vie religieuse, non. Ne puis-je la mener ici, m'enfermer le plus possible dans cette demeure, comme dans un cloître ?

M^{lle} Angélique s'exclama :

– Ah ! cela, oui ! Toutes deux, Agnès !... toutes deux dans la retraite ! Oui, je t'approuve, mon enfant. Nous fermerons notre porte à tous, même aux Darcier.

– Même aux Darcier, répéta la voix d'Agnès, un peu frémissante.

– Et nous prierons ensemble, nous mènerons une vie de pénitence, en suivant les règles de la sainte Mère Angélique, en nous guidant sur les exemples des pieux solitaires de Port-Royal. Oui, c'est le mieux, ainsi, Agnès. C'est le moyen que nul ne t'entrave dans ta vocation.

Un peu après, la jeune fille se retrouva seule dans sa chambre. Il y faisait froid déjà et elle eut un long frisson en y entrant. Elle ôta son chapeau, ce chapeau qu'elle avait cru ne plus remettre. Elle l'accrocha à une patère, à la même place

qu'autrefois. Rien n'avait eu le temps de changer, ici. Elle retrouvait tout comme elle l'avait laissé.

Et, elle aussi, était la même. Elle ne s'inclinait pas devant le jugement de ces femmes accoutumées à étudier les âmes et à scruter les caractères. Ce que, naguère, lui avaient dit l'abbé Gendret, Colette, Thierry, ce que venaient de lui assurer la prieure et la maîtresse des novices du Carmel, Agnès se refusait à l'admettre. Puisque le cloître organisé, discipliné, la repoussait, eh bien ! elle s'en ferait un pour elle seule, un cloître obscur où elle vivrait inconnue et pénitente. Mais elle ne rentrerait pas dans la vie commune, comme avait semblé l'y engager la prieure. Elle ferait son salut par les voies héroïques. Et le monde serait aussi bien mort pour elle que si elle était enfermée derrière les grilles du Carmel.

Plus mort même. Là-bas, on lui écrivait. C'est ainsi qu'elle avait reçu deux lettres de Colette, lui parlant de tous les siens. Dans l'une, elle disait que Thierry venait de partir pour l'Orient, accompagner le célèbre docteur Brassin dans une mission d'études. Il était complètement inutile

qu'Agnès connût tout cela. Elle demanderait à Colette, à Hélène, de ne plus l'informer de rien, elle les prierait de ne plus chercher à la revoir. La Grêlie devrait être une tombe anticipée pour elle, morte vivante, recluse volontaire.

Elle s'approcha d'une fenêtre et regarda au dehors, machinalement. Une pluie fine tombait, noyant la perspective du jardin sous un voile liquide. Agnès revit la journée superbe du mariage de Jacqueline. Là, dans ces allées, avait passé une jeune fille vêtue de gris pâle, qui était triste, qui était lasse, qui disait au soleil : « Pourquoi brilles-tu ainsi ? J'aimerais mieux que tout fût gris autour de moi, aujourd'hui. » Et, là-bas, près des grandes reines-marguerites qui penchaient vers lui leurs têtes blanches, quelqu'un l'avait adjurée de réfléchir encore. « Il » lui avait dit, une fois de plus, qu'elle se trompait. Et elle avait lu un reproche véhément, un reproche sévère et douloureux dans ces yeux si droits, ces yeux de penseur chrétien dont le regard produisait sur elle une impression qui faisait frémir son cœur et bondir son orgueil.

C'était un jour de soleil. Elle avait des fleurs plein les bras. Elle était jeune, elle se sentait jolie, elle avait compris, dans un éblouissement d'effroi, qu'elle était aimée, qu'un grand cœur de croyant et d'honnête homme s'offrait à elle. Elle « savait » que jamais elle n'avait entendu l'appel divin et qu'elle était libre, devant sa conscience, devant Dieu, de contracter une union chrétienne. Et elle avait résisté à tout : à l'amour de Thierry, à la voix de son propre cœur, à la certitude qu'elle se trompait, à la terreur du cloître. Rien ne l'avait vaincue. Elle se dressait toujours, invincible, au-dessus des menues faiblesses humaines. Elle restait dans la voie parfaite, la voie héroïque.

Elle appuya contre la vitre glacée son front dont les artères battaient avec violence. Ce froid lui fit du bien, physiquement. Mais il lui sembla qu'il se glissait jusqu'à l'âme et elle eut un grand frisson intérieur.

« Il faut que je n'entende plus parler de rien ! murmura-t-elle. Plus de rien, plus d'eux. Je veux rester seule avec Dieu. »

Elle se détourna, jeta un regard sur le crucifix suspendu au chevet de son lit. Mais aucune chaleur ne vint réchauffer son âme. L'Époux divin, qui ne se plaît que parmi les humbles, ne parlait plus à Agnès. Et ce silence non plus elle ne voulait pas le comprendre.

VIII

« Le voilà donc embarqué, notre Maurice, ma chère Jacqueline ! Quel chagrin pour toi, pauvre chérie ! Et cela au moment où va venir au monde le cher petit attendu. Maurice, dans toutes ses lettres, montrait une telle joie à l'idée d'être père ! Il n'aura pas le bonheur de le recevoir dans ses bras, dès sa naissance, et la grande nouvelle ne lui parviendra que de longs jours après, dans ces mers de Chine où il sera alors. Que la volonté de Dieu soit faite ! Nous revenons de Notre-Dame-des-Victoires où nous avons bien prié pour que tu sois très courageuse, chère sœur, comme une vraie femme de marin et une bonne Française.

« Maintenant, nous allons te voir bientôt arriver. Naturellement, tu resteras à la Grêlie et chez nous tout le temps de l'absence de Maurice. C'était son désir, c'est le tien, c'est le nôtre. Nul

doute que ce ne soit aussi celui de ta tante et d'Agnès. J'ai hâte que tu viennes forcer la porte de la retraite où elles s'enferment. Je ne les ai pas revues, l'une et l'autre, depuis le jour où Agnès m'a fait comprendre qu'elle voulait mener la vie de recluse. Je t'ai raconté cela. C'était huit jours après son retour du Carmel. Ne la voyant pas venir et pensant que sans doute elle se sentait gênée, à cause de cette sortie du couvent, nous nous étions rendues à la Grêlie, maman et moi. Je l'ai trouvée changée, pâlie, amaigrie, et plus renfermée que jamais. Elle s'est montrée froide, n'a pas soufflé mot du Carmel, dont nous ne parlions pas les premières, et nous a dit tranquillement : « Nous avons décidé, ma tante et moi, de mener ici une vie de retraite, de ne plus recevoir de visites. »

« Et comme je m'écriais : « Pas de visites ? Mais tes amies tout de même, Agnès ? » elle m'a répondu : « Je leur serai très reconnaissante de respecter notre solitude. »

« Là-dessus, nous sommes parties froissées, je te l'avoue. Puis, à la réflexion, notre

mécontentement s'est atténué pour faire place à l'inquiétude que nous inspire l'orgueilleuse obstination d'Agnès. À quelles aberrations d'esprit va-t-elle se livrer, sous l'influence de sa tante ? Quelle vie sera la sienne, ainsi séparée du monde sans mandat divin sur sa propre volonté, par une sorte de défi insensé à la décision du Ciel qui lui a été dictée au Carmel ? J'ai peur pour sa santé – j'ai plus peur encore pour son âme. Aussi suis-je doublement heureuse à la pensée de te voir arriver, Jacqueline, ta présence dans leur clôture va changer tout cela, ton affection et tes conseils auront peut-être raison de la résolution d'Agnès. Et, en tout cas, la Grêlie ne sera plus obstinément close.

« Je viens de recevoir une lettre d'Hélène. Elle se réjouit, comme toi, à la pensée d'être bientôt mère. André est toujours très bon, très dévoué pour elle. C'est un heureux ménage, comme le tien.

« Joseph est toujours à Montmorency. Il a idée qu'on ne tardera pas à lui donner une petite cure. Ses paroissiens ne seront pas à plaindre, car il est

toujours bien zélé et bienpieux.

« Thierry vient de s'installer à Paris, rue Miromesnil. Je suis certaine qu'il va se faire, très vite, une grande clientèle, car il est excellent médecin, et si sérieux, sachant s'intéresser à ses malades, à leur âme comme à leur corps souffrant, mettant dans l'exercice de sa profession une conscience qui fait, hélas ! trop souvent défaut à ses confrères. Quel noble cœur, et quelle belle âme ! L'enveloppe est froide, mais l'intérieur si chaud ! Maman voudrait qu'il se marie maintenant. Elle lui a indiqué plusieurs partis. Il répond toujours : « Plus tard ; je n'y songe pas pour le moment. » Nous aimerions cependant lui voir un foyer, lorsqu'il rentre, fatigué, ayant peut-être au front un pli soucieux qu'un sourire de femme effacerait. Mais nous ne voulons peser en rien sur sa volonté. Il n'a jamais laissé entendre qu'il fût opposé au mariage ; donc, il nous faut attendre patiemment l'heure.

« Cette lettre est longue, ma chérie. J'y ajouterais encore, si tu n'étais si près de nous revenir.

« Nous t’embrassons, maman et moi, avec toute notre tendresse, en te disant : « Viens vite. »

« Ta sœur profondément dévouée,

« COLETTE. »

*

« Je viens d’avoir un grand chagrin, ma bonne et chère Colette. Déjà, je t’avais dit que les lettres de la Grêlie s’étaient espacées, et diminuaient toujours de longueur, de telle sorte que je ne recevais plus que de brefs billets ne me donnant aucun détail. Je me plaignais, sans parvenir à obtenir d’explications. Or, ce matin, en réponse à la lettre que j’écrivais à ma tante pour lui dire que j’allais partir pour la Grêlie, je reçois ce mot que je te transcris :

« Je regrette, ma chère enfant, que tu n’aies pas compris combien, d’après le genre de vie adopté par ta sœur et moi, il nous serait difficile

de te garder à demeure à la Grêlie, étant donné surtout l'événement que tu attends. Ne pourrais-tu demander à ta belle-mère de te prendre chez elle ? De toute façon, tu serais beaucoup mieux. De temps à autre, tu viendrais nous voir, en prenant soin de ne pas apporter avec toi trop de souffle mondain dont s'effraierait notre existence solitaire. Je crois que cette solution serait excellente. »

« Voilà, Colette, ce que m'écrit cette tante qui a prétendu me servir de mère ! Et ma sœur est d'accord avec elle, naturellement. On me prie d'aller loger ailleurs. Je troublerais leur retraite, et la naissance de mon cher petit leur serait un ennui insoutenable. Jamais je n'aurais osé prévoir cela d'elles ! Je croyais, surtout, à l'affection d'Agnès. Et je m'aperçois qu'elle n'a pas de cœur, que son orgueilleuse folie seule la domine.

« Maintenant, ma chère Colette, je viens demander à ta bonne mère si elle consent à me recevoir pendant la durée de l'absence de Maurice. J'irai me réfugier chez vous, pour parler bien souvent de notre cher marin et attendre la

venue du mignon trésor qui sera ma consolation.

« Je vous envoie mes tendres baisers, chère mère et chère sœur. Priez pour ma tante et Agnès. Je crains qu'elles n'en aient bien besoin.

« Votre

« JACQUELINE. »

IX

Lorsque Jacqueline, quelques jours après son arrivée à Versailles, se présenta à la Grêlie, elle trouva sa tante seule dans le salon où le soleil de juin se glissait entre les persiennes demi-closes. La vieille demoiselle tricotait, en jetant de temps à autre les yeux sur un livre ouvert devant elle. À l'entrée de sa nièce, elle leva la tête et dit avec calme :

– Ah ! c'est toi, Jacqueline ! Comment vas-tu, mon enfant ?

En parlant ainsi, elle se levait et venait au-devant de la jeune femme.

– Je suis un peu fatiguée, ma tante, comme de raison.

– Ah ! oui, c'est vrai ! murmura-t-elle.

Son regard s'assombrit, se détourna un instant de Jacqueline. Celle-ci rougit de chagrin, un peu

indignée, et recula légèrement.

– Vous ne m’avez pas encore pardonné, ma tante ?

M^{lle} Angélique secoua la tête.

– Moi, je n’ai pas qualité pour cela. C’est Dieu qui juge et qui sonde ta faiblesse. J’ai peur seulement... Mais embrasse-moi et viens t’asseoir.

– Et Agnès ?

– Elle va venir. Elle termine son oraison. C’est une âme angélique, celle-là !

– Pas comme la mienne ? dit un peu âprement Jacqueline.

– Non, on ne peut plus vous comparer, hélas !

Jacqueline, très peinée et froissée par la dernière lettre de sa tante, était venue avec des idées combatives. Elle riposta, non sans quelque véhémence :

– Eh bien ! figurez-vous, ma tante, que moi qui fais mon devoir, qui ai suivi ma véritable vocation, j’ai la prétention de me croire plus

agréable à Dieu !

– Tu déraisonnes ! s'écria M^{lle} Angélique avec stupéfaction.

– Que non ! Agnès suit sa propre volonté ; elle est très coupable, en dépit de ses pénitences et de ses prières. Souvenez-vous du pharisien et du publicain de l'Évangile !

– Tu oses... comparer Agnès !... Mais, Jacqueline...

L'indignation rougissait ses joues, faisait trembler ses mains ridées.

– Voyons, ma tante, ne vous fâchez pas ! Je vous ai dit franchement ma pensée, parce que je suis très triste de voir Agnès s'enliser dans cette existence et compromettre peut-être ainsi son salut éternel.

– Compromettre... son... Mais tu es folle !

Jacqueline secoua négativement la tête, sans rien ajouter cependant. Elle savait trop bien qu'il serait impossible d'entraver les idées de sa tante.

– Ton mariage t'a bien changée !

Une amertume passait dans l'accent de M^{lle} Angélique.

– Oui, c'est vrai, beaucoup, ma tante. Je vois autrement, je vois plus large.

M^{lle} Angélique joignit les mains en un geste de consternation.

– Plus large !... Cela veut dire que tu as abandonné la vie chrétienne...

– Oh ! certes non ! Loin de là, même ! Mais je ne m'embarrasse pas des entraves d'une piété timorée, je vais à Dieu tout simplement, à la bonne franquette, comme le recommande saint François de Sales. Et tout en pensant souvent à la justice, aux perfections divines, je ne me crois pas tenue de trembler d'un bout de l'année à l'autre devant la perspective des châtiments éternels.

– Mais, Jacqueline !...

– C'est ainsi, ma tante. Et j'ai la consolation de me trouver ainsi en accord avec les plus grandes figures de l'Église.

M^{lle} Angélique regardait sa nièce avec des

yeux agrandis par la surprise et la désapprobation. Jacqueline, jugeant une plus longue discussion inutile, s'assit en ouvrant d'un geste vif sa longue jaquette.

– Il fait bien chaud, aujourd'hui. Cela ne vous fatigue pas, ma tante ?

– Un peu. Mais je travaille à m'élever au-dessus de ces faiblesses physiques.

– Vous n'êtes pas la seule, ma tante. Il faut le faire dans toutes les positions. L'année dernière, pendant l'été, étant très lasse, je me forçais pour faire avec Maurice, presque chaque jour, la promenade qu'il aimait. Il y a des devoirs à accomplir partout, voyez-vous, et le sacrifice n'est pas le monopole des solitaires comme vous.

M^{lle} Angélique perçut l'intonation ironique. Mais elle ne la releva pas. Elle reprit son tricot et les aiguilles claquèrent entre ses doigts.

– Comment va Agnès, ma tante ? demanda Jacqueline.

– Très bien.

– Cette existence qu'elle mène ne doit

pendant pas lui être très favorable.

– Mais si. Elle est heureuse.

– Elle vous l’a dit ?

– Non, Agnès ne dit jamais rien.

– Alors, comment le savez-vous ?

– Elle mène la vie parfaite. C’est le bonheur.

– Ah ! la voilà !

Jacqueline se leva avec vivacité, alla vers Agnès qui venait d’apparaître à une des portes du salon. Ses bras l’étreignirent longuement, ses lèvres lui donnèrent deux chauds baisers.

– Ma chérie !

– Bonjour, Jacqueline. Comment vas-tu ?

Le ton tranquille, comme détaché, accentuait la banalité de la phrase. Jacqueline eut un tressaillement. Elle regarda sa sœur, vit une physionomie fermée, d’où l’émotion semblait bannie, des yeux voilés qui n’avaient plus l’expression affectueuse d’autrefois. Mais, à ce premier instant, elle fut frappée surtout du changement physique de sa sœur. L’ovale du

visage s'était allongé, émacié, le teint avait des pâleurs de cire, un cerne bleuâtre creusait une ombre sous les yeux.

– Es-tu malade, Agnès ?

– Non, pas du tout.

– Tu as mauvaise mine, cependant.

– Cela n'a pas d'importance.

– Par exemple ! Il faut te soigner, mon amie !

– Allons donc ! Ne nous occupons pas de moi, je te prie. Parlons de toi.

Elles s'assirent près de M^{lle} Angélique. Jacqueline raconta sa vie à Brest, vanta les qualités de son mari, le bonheur qu'il lui donnait. Mais elle parlait machinalement. La froideur étrange d'Agnès l'atteignait au cœur, la visible altération de la santé de sa sœur l'inquiétait.

M^{lle} Angélique demanda des nouvelles des Darcier. Jacqueline parla tour à tour de chacun d'eux. Agnès, assise près de M^{lle} Dubrulier, travaillait à la broderie d'une aube. Un rayon de soleil arrivait jusqu'à elle, avivait la teinte dorée de ses cheveux châtons, qui persistaient à friser.

Et cette lumière rendait plus frappante la teinte inquiétante de ses joues creusées.

– Il paraît que tu ne veux plus voir Colette, Agnès ?

En levant à peine les yeux, Agnès répondit :

– Je préfère que notre retraite ne soit pas troublée.

– C'est fou ! Avec cela, tu t'abîmes la santé ! Tu as grand besoin d'être soignée, je t'assure ! Jamais tu n'as eu une mine pareille.

Agnès eut un léger mouvement d'épaules. M^{lle} Angélique la regarda attentivement.

– Elle est un peu pâle, oui. Mais c'est un teint de cloître.

– Je ne sais pas si c'est un teint de cloître, mais, en tout cas, c'est celui d'une personne qui ne tardera pas à tomber tout à fait malade. Il faut absolument consulter, Agnès. Demande donc à Thierry de venir. Je l'ai vu hier, il m'a donné d'excellents conseils.

Le teint d'Agnès se couvrit d'une pourpre intense. Dans ses mains, l'aiguille trembla.

– Thierry !... Tu es folle ! dit-elle d'une voix un peu rauque.

– Pourquoi ? Il est si sérieux, si capable ! Certainement, il deviendra un de nos grands médecins.

M^{lle} Angélique intervint :

– En attendant, il commence, et ce n'est pas à lui que je confierais la santé de ma nièce, s'il en était besoin. Mais je ne vois pas que...

Agnès interrompit d'un ton bref :

– Pas du tout, ma tante. Je n'ai besoin de personne. Je te remercie d'une sollicitude qui me prouve ton affection, ma chère Jacqueline, mais je t'assure qu'elle t'égare à mon sujet.

Jacqueline n'insista pas. Sa sœur avait une physionomie résolue, un accent très froid, qui laissaient entendre l'inutilité d'une plus longue discussion. Mais l'inquiétude ne quittait pas pour cela l'esprit de l'aînée. Le changement physique et moral d'Agnès sautait aux yeux, le premier étant vraisemblablement la conséquence de l'autre.

Attristée, gênée pour la première fois de sa vie, entre cette sœur et cette tante près desquelles elle avait vécu dix-huit ans dans une complète intimité, Jacqueline ne s'attarda pas dans cette demeure où on la recevait comme une étrangère. Elle prit congé froidement de M^{lle} Angélique, qui lui dit sans chaleur :

– Tu pourras revenir quelquefois. Nous serons contentes de te voir.

Agnès l'accompagna jusque dehors. Dans la cour, sous le vieux tilleul, elles s'arrêtèrent.

– Ne te dérange pas davantage, dit Jacqueline avec froideur. Je regrette d'avoir peut-être interrompu ton oraison, mais je ne veux pas t'empêcher plus longtemps d'aller la reprendre.

– J'avais fini.

– Et maintenant ?

– Maintenant, c'est la lecture spirituelle, que nous faisons alternativement, ma tante et moi.

– Et ensuite ?

– Ensuite, nous travaillons à quelque ouvrage d'aiguille en méditant.

– Tu ne sors jamais ?

– Si, dans le jardin, une heure chaque jour.

– Seule ?

– Oui, ma tante ne sort plus.

– Seule, en proie à tes pensées pénibles, à tes luttes d'âme, – car tu en as, Agnès, tu ne peux pas ne pas en avoir, – seule, sans détente d'esprit, sans gaieté ! Mais, malheureuse, songe donc que les plus grandes saintes – des âmes d'exception, des âmes intimement unies à Dieu – avaient besoin elles-mêmes de ces moments de détente que réclame la faiblesse de notre nature physique ! Sainte Thérèse, au sortir de ses extases et de ses oraisons, se récréait en toute simplicité et en toute gaieté avec ses religieuses et s'occupait à des besognes ménagères. Toi, tu te crois plus forte que sainte Thérèse ! Et tu ne t'aperçois pas que tu es très coupable.

Les traits d'Agnès se durcirent.

– Ne me parle jamais de cela, Jacqueline. Tu me fais mal, très inutilement. Je suis entrée dans cette voie, j'irai jusqu'au bout. Au revoir, ma

sœur.

Elle se pencha, mit un léger baiser sur la joue de Jacqueline et s'éloigna vers la maison.

Jacqueline rentra très chagrine chez sa belle-mère. Dès le lendemain, elle alla trouver Thierry et lui fit part de ses inquiétudes au sujet de la santé de sa sœur. Le jeune docteur l'écoutait avec une attention profonde, en l'interrompant parfois pour lui adresser une question, ou pour lui demander de préciser. Sur son mâle visage, d'imperceptibles tressaillements passaient parfois.

— Enfin, Thierry, que pensez-vous de cela ? demanda Jacqueline en terminant.

— D'après ce que vous m'apprenez, Agnès doit être malade, mais malade de l'esprit surtout, dit nettement Thierry. J'avais prévu cela, dès l'instant où l'épreuve du Carmel n'avait pas réussi, où elle s'enfonçait plus encore dans sa coupable obstination. Maintenant, les facultés mentales sont atteintes. Agnès est une malade justiciable de la maison de santé.

– Oh ! Thierry !

– Ne vous méprenez pas, ma chère Jacqueline. Je ne veux point dire qu'elle soit folle. Mais son orgueilleuse aberration est devenue une idée fixe qui la maintient dans un état où elle souffre, où elle est torturée, où elle se tue peu à peu. Jamais, d'elle-même, elle ne pourra maintenant s'y soustraire. Il faudrait un événement imprévu qui la bouleversât ou, plus sûrement, une influence étrangère s'exerçant sur elle. Voilà pourquoi je parlais de maison de santé. Il suffirait encore, je crois, qu'elle acceptât de se laisser soigner, moralement et physiquement, par un médecin dévoué – mais en la dépaysant et en la soustrayant surtout à l'influence néfaste de sa tante. Seulement, dans l'état d'esprit où elle doit se trouver maintenant, butée, enracinée dans son orgueil, affaiblie physiquement, je crains qu'il soit impossible de l'amener là.

– Mais alors ?...

Thierry passa la main sur son front.

– Eh bien ! alors, elle dépérira de plus en plus ; son état mental s'aggravera... C'est terrible,

terrible de se trouver dans l'impossibilité d'avoir raison de cette volonté égarée ! murmura-t-il d'un ton frémissant de douleur contenue.

– C'est affreux ! Ma pauvre Agnès ! Mais il faut absolument la soigner ! Si vous alliez la voir ?

– Vous pouvez être certaine qu'on ne me recevrait pas !

– C'est vrai !

– Et, d'ailleurs, avant l'entrée d'Agnès au couvent, j'ai plusieurs fois essayé de la raisonner. Tout a été vain. Maintenant, elle m'écouterait moins encore. Un médecin étranger aurait peut-être plus de chances de réussite. Tâchez d'obtenir qu'elle en voie un. Je vous donnerai à ce sujet les indications nécessaires. Essayez aussi de raisonner votre tante, qui est pour nous un grand obstacle, puisqu'elle encourage Agnès dans cette voie.

– Oui, je leur parlerai encore ! Il faudra qu'elles m'écoutent ! Oh ! Thierry, qu'elle est changée, ma pauvre Agnès ! Cette froideur...

comprenez-vous cela ?

– Elle essaye de s’engourdir le cœur, de raidir tout son être moral, d’atteindre à l’insensibilité. C’est une forme de l’orgueil. La pauvre enfant se croit héroïque... Et puis, elle espère ainsi arriver à ne plus souffrir. Si elle y parvenait, ce serait le plus terrible. Nous n’aurions alors plus rien à faire vibrer en elle, puisque l’intelligence et le cœur seraient morts.

Sa voix changea à ces derniers mots, se fit un peu rauque.

– Oh ! mon Dieu ! murmura Jacqueline avec effroi.

– Ne vous désolez pas d’avance, j’espère qu’elle n’en arrivera pas là, dit affectueusement Thierry en prenant les mains de sa belle-sœur. Mais, vous sachant de bon sens très ferme, j’ai préféré vous parler sincèrement, afin que vous voyiez bien la situation et que vous fassiez toutes les tentatives possibles. C’est toujours l’abbé Bluc qui la dirige ?

– Sans doute, puisqu’il est toujours à Sorigny.

– Ah ! voilà encore une entrave, et une puissante ! Tandis qu'un directeur autre que lui nous serait au contraire d'une aide inappréciable dans une cure de ce genre ! Je dirai même qu'il nous serait indispensable.

– Comment faire ?

– Rien à tenter de ce côté. Pour le moment, la seule chose à faire est d'essayer de la décider à voir un médecin. Si celui-ci pouvait prendre une influence sur elle, ce serait déjà excellent.

– Je ferai mon possible, Thierry. Mais j'aurais aimé que ce médecin fût vous.

– Je vous assure qu'il est mieux de n'y pas songer. Un ami d'enfance, on ne le prend pas au sérieux.

Un sourire forcé entrouvrait ses lèvres.

Jacqueline protesta :

– Oh ! moi, cependant, j'ai une si grande confiance en vous !

– Ce n'est pas la même chose. Agnès est malade mentalement et, dans ces cas-là, les étrangers réussissent infiniment mieux. Allons,

ne vous inquiétez pas outre mesure, ma chère Jacqueline, ménagez-vous pour le cher petit. J'irai vous voir dimanche, nous parlerons encore de cette malheureuse Agnès. D'ici-là, je réfléchirai, je verrai s'il n'y a pas quelque chose à tenter.

En quittant la Grêlie, Jacqueline, chagrinée et froissée, s'était promis de ne pas aller déranger souvent les recluses. Mais, à la suite de sa visite à Thierry, elle y retourna peu après. L'accueil fut le même. Profitant d'un moment où Agnès n'était pas là, elle parla à sa tante de la santé de la jeune fille, lui répéta le diagnostic de Thierry, essaya d'avoir raison de l'idée fixe qui s'était emparée du cerveau de M^{lle} Angélique, tout comme de celui d'Agnès. Ce fut en vain.

– Tu viens me raconter des choses ridicules, ma chère enfant ! Depuis toujours, les hommes ont appelé folie la vertu héroïque et la grande mortification. Thierry, ce soi-disant bon chrétien, agit de même. Parce que l'état d'esprit d'Agnès lui est incompréhensible, et parce que sa supériorité morale l'irrite sans doute, il voudrait

la rabaisser, la faire passer pour démente ! C'est odieux ! Et toi, dont le monde a faussé l'âme, tu adoptes ses idées, tu viens dare-dare me les répéter, sous prétexte de la santé d'Agnès. Sa santé ! Elle ne s'en occupe pas, elle dompte son corps pour en faire le marchepied de l'âme ! Et je l'approuve !

– Vous l'approuvez de se tuer ? s'écria Jacqueline, hors d'elle. Vous l'approuvez de mener cette vie-là, non par amour de Dieu, non par amour des âmes, mais uniquement par un orgueil fou qui s'est emparé de son cerveau et qui menace son cœur ? Alors, ma tante, vous êtes aussi criminelle qu'elle !

M^{lle} Angélique se redressa.

– Jacqueline !

– Pardon ! Mais cela m'étouffe ! Je ne puis voir ma sœur chérie s'en aller ainsi à la folie ou à la mort sans tout tenter pour la sauver. À la folie ou à la mort !... Thierry l'a dit.

– Thierry est plus fou qu'elle !

– Consultez d'autres médecins.

– Des médecins pour Agnès ! Elle est mieux portante que toi.

– Non, ni moralement ni physiquement !... Ma tante, soyez bonne, ne vous obstinez pas ainsi ! Donnez-moi la satisfaction de la mener à un médecin, un homme très consciencieux et capable, qui peut lui faire le plus grand bien.

Maintenant, Jacqueline suppliait avec émotion la vieille demoiselle, disait toutes ses inquiétudes, parlait de sa tendre affection pour Agnès. Mais M^{lle} Angélique resta insensible. Jacqueline comprit que de ce côté-là il n’y aurait rien à faire. La tante et la nièce étaient en proie à la même déformation mentale.

Quand elle se retira, Agnès sortit avec elle. Dans le vestibule, l’aînée arrêta sa sœur.

– Agnès, sois raisonnable, écoute-moi aujourd’hui ! Ma chérie, ta santé a besoin de soins ! Accepte de consulter...

Agnès l’interrompit d’un geste. Son visage était rigide, ses yeux devenaient très sombres.

– Pas un mot à ce sujet ! Je ne suis pas malade,

je ne verrai jamais de médecin. Ne me parle plus de ces choses, Jacqueline, sans quoi je... je me verrais dans l'obligation de ne plus te voir lorsque tu viendras ici.

Jacqueline lui saisit les mains, rapprocha son visage du sien.

– Agnès ! Mais qu'as-tu ? Ne m'aimes-tu plus ? Voyons, il n'est pas possible que ce soit toi qui prononces de semblables paroles !

Agnès se dégagea et recula légèrement.

– Je ne veux pas que tu cherches à me détourner de l'existence qui est la mienne, je ne veux pas que tu t'occupes de ma santé ! J'ai toujours de l'affection pour toi, mais je ne me laisserai influencer ni par ma sœur ni par personne.

La voix était brève, un peu dure. Jacqueline fut frappée de l'expression froidement résolue de sa physionomie. Cependant, elle essaya d'insister encore.

– J'ai parlé de toi à Thierry, il m'a dit que...

– Thierry ! Je te défends de lui parler de moi !

Ses lèvres pâlies tremblèrent un peu, le cerne parut s'accuser sous ses yeux.

– ... Adieu, Jacqueline.

Elle se détourna, rentra dans le salon, et Jacqueline partit, plus inquiète que jamais, ne gardant plus d'espoir de persuader sa sœur.

Quand elle rapporta le fait à Thierry, celui-ci dit en secouant tristement la tête :

– Il ne nous reste qu'à prier, ma pauvre amie, pour qu'un événement nous vienne en aide près de cette malheureuse enfant. De nous-mêmes, nous ne pouvons plus rien.

X

Jacqueline mit au monde une petite fille dans les premiers jours de septembre. Depuis près de deux mois, elle n'avait pu, en raison de sa fatigue, se rendre qu'une fois à la Grêlie. Et ni sa tante ni Agnès n'étaient venues la voir. Elles ne se montrèrent pas non plus après la naissance de l'enfant. Agnès écrivit une lettre compassée, à la fin de laquelle M^{lle} Angélique ajouta quelques mots, en demandant que M^{me} Darcier ou Colette lui donnent des nouvelles.

Jacqueline pleura beaucoup devant cette preuve de l'indifférence de sa sœur.

Thierry lui conseilla :

– Menez-lui votre enfant, dès que vous le pourrez. Peut-être que la vue de ce petit être lui sera favorable.

Aussitôt que Jacqueline put sortir, elle se

rendit à la Grêlie. Dans ses bras, elle tenait la petite Marie. Ce fut ainsi qu'elle entra dans le salon où Agnès et M^{lle} Angélique travaillaient, près de la fenêtre.

– Ma tante, je vous amène ma fille.

Agnès eut un léger sursaut. Elle se leva, vint à Jacqueline, tandis que M^{lle} Angélique murmurait :

– Ta fille... Ah ! oui !

Agnès, toute droite devant sa sœur, fixait son regard sur l'enfant. Quelque chose frémissait sur son visage. Jacqueline dit doucement :

– Embrasse-la... Prends-la dans tes bras.

Agnès eut un léger mouvement de recul.

– Non... je ne saurais pas.

– Mais si ! prends-la !

Agnès secoua négativement la tête. Elle se courba légèrement, toucha du bout du doigt la toute petite main. Son visage frémit de nouveau. Elle se détourna et dit :

– Ma tante, venez voir cette petite Marie.

M^{lle} Angélique s'était levée. Elle s'approcha,

toute maigre et menue dans son caraco de cachemire noir et sa jupe froncée. Son regard effleura le minuscule visage enfoui dans les blancheurs du petit bonnet brodé et du voile léger rejeté de côté par la jeune mère, puis il se leva vers Jacqueline.

– Ta fille... Je ne peux pas croire... Jamais je n'avais imaginé autrefois que j'aurais la tristesse d'être grand-tante.

– La tristesse !

Jacqueline se redressait, pourpre d'indignation.

– Oui, mon enfant. Mais ne revenons pas là-dessus. Ce qui est fait est fait. Viens t'asseoir. Agnès, dis à Line d'apporter le café. As-tu besoin de quelque chose pour l'enfant, Jacqueline ?

– Non, merci, ma tante. J'ai tout ce qu'il faut, puisque c'est moi qui la nourris.

Elle s'assit et posa doucement l'enfant sur ses genoux. Avec de doux gestes, elle dégrafait la petite pelisse, ramenait la robe sur les pieds mignons. Agnès suivait ses mouvements d'un

regard étrange, où il y avait à la fois une sorte de désir avide et une terreur. Jacqueline ne s'en aperçut pas. Elle avait le cœur serré depuis cette parole de sa tante qui venait de lui montrer clairement qu'aux yeux de M^{lle} Angélique, à ceux d'Agnès aussi, sans doute, elle était une déçue. Et elle tenait son regard fixé sur sa fille en songeant avec une douceur mêlée d'amertume :

« Ma petite chérie, on ne t'aimera pas ici. Mais tu es mon trésor, tu me consoleras de leur abandon. »

Elle ne s'attarda pas à la Grêlie. Personne ne la retint. Au départ, elle ne proposa pas à Agnès d'embrasser l'enfant, objet de son indifférence. Et ce fut un nouvel échec qu'elle eut à apprendre à Thierry.

– Il semble que rien ne vibre plus en elle, murmura le jeune homme. Et pourtant... non, ce n'est pas possible !

*

Un événement vint, au cours de l'hiver, donner un léger espoir à tous ceux qui aimaient Agnès. L'abbé Bluc mourut subitement et ce fut l'abbé Joseph Darcier qui fut nommé curé de Sorigny.

La perte de ce directeur si bien pénétré des doctrines jansénistes jeta M^{lle} Angélique dans un véritable abattement. Comment allait-elle le remplacer ? Elle dut se rendre à Versailles, fit le tour des confessionnaux, gémit sur la coupable largeur d'idées du clergé et finit par se rabattre sur un tout jeune vicaire de Saint-Louis sortant du séminaire, inexpérimenté et timide, qui vit en la vieille demoiselle une âme de haute vertu et de grand ascétisme et ressentit à la fois de l'effroi et un peu de fierté à l'idée de la diriger. Se reconnaissant infiniment moins avancé dans les voies intérieures que sa pénitente, il laissa celle-ci lui imposer ses idées, lui enlever des approbations dont il ignorait toute la portée.

Quant à Agnès, son âme, qui s'était en tout temps difficilement ouverte, se fermait maintenant tout à fait. Et l'abbé Jarmin ne connut

jamais ce qui se cachait sous le front de cette jeune fille qui, régulièrement, automatiquement, de la même voix brève et calme, venait en s'agenouillant à ses pieds s'accuser de ses fautes.

La mort de l'abbé Bluc ne changea donc rien à la situation. Agnès n'avait plus de direction du tout – elle se dirigeait elle-même. Et c'était le pire qui pût lui arriver, dans l'état d'esprit où elle se trouvait.

Quant à l'abbé Darcier, il ne pouvait exercer sur elle aucune influence. M^{lle} Angélique l'avait reçu froidement, à sa visite d'arrivée, et ne l'avait pas engagé à revenir. Elle n'oubliait pas qu'il était le neveu et le disciple de l'abbé Gendret, tout pénétré comme lui de cette idée que la fermeté, dans la direction, n'en exclut pas la douceur, que Dieu n'est pas un Maître lointain et impitoyable, que les voies héroïques ne sont que pour le petit nombre. Agnès, durant cette visite, resta impénétrable, ne répondant qu'un froid « Je me souviens » aux souvenirs d'enfance rappelés intentionnellement par l'abbé, et détournant sans cesse les yeux comme si elle eût craint que le

regard observateur du prêtre ne pénétrât jusqu'à sa conscience.

Il ne la revit plus qu'à l'église. Mais elle fuyait visiblement toute occasion d'entretien avec lui. Un jour, cependant, ils se rencontrèrent à la porte, elle rentrant, lui sortant. Il l'arrêta en demandant :

– Comment va votre tante, Agnès ?

– Très bien, merci. Vous avez de bonnes nouvelles de tous les vôtres ?

– Non, Hélène n'est pas très bien. Son mari se montre inquiet. Mais je vous trouve mauvaise mine, Agnès.

Elle eut un geste d'impatience irritée.

– Laissez donc ma mine. C'est le moindre de mes soucis.

– On ne doit pas négliger sa santé, c'est une faute. Tenez, en sortant, venez donc tout à l'heure au presbytère. Thierry sera là, pour passer quelques heures avec moi. Il vous donnera une consultation.

Le pâle visage s'empourpra, les lèvres eurent un frémissement.

– Je ne me soucie pas de la consultation de Thierry ni de personne. C'est Jacqueline qui vous a engagé à me tourmenter encore à ce sujet ?

La voix était âpre, saccadée, les yeux se détournèrent, pas assez vite, cependant, pour que l'abbé n'y eût lu un émoi éperdu.

– Jacqueline m'a parlé de vous, naturellement, et m'a dit ses tristesses à votre sujet. Vous lui faites beaucoup de peine.

Elle ne répondit pas et, serrant les lèvres, fixa son regard au loin, sur les marronniers qui bordaient la place de l'Église.

– Ne voulez-vous pas vous laisser consulter ? Ne voulez-vous pas vous confier à vos amis, Agnès ?

Elle secoua négativement la tête sans regarder l'abbé et fit quelques pas vers la porte de l'église.

Il lui mit la main sur le bras.

– Agnès, vous offensez gravement Dieu ! dit-il d'un ton sévère.

Elle murmura avec un accent d'âpre douleur :

– Oh ! laissez-moi ! Je souffre tant... Je souffre trop !

Elle recula encore, ouvrit la porte d'un geste brusque et disparut dans l'église.

L'abbé resta un moment hésitant sur le parti à prendre. Mais non, il ne servirait à rien de la suivre. L'âme close n'était pas prête à s'ouvrir. Mais il eut un frisson de pitié en songeant à la souffrance qui venait de se dévoiler.

Il s'en alla à pas lents vers le presbytère. Sa servante, occupée à laver dans la cour, lui cria :

– Votre frère vient d'arriver, monsieur le curé.

Sur le petit perron du logis, la haute taille de Thierry se dressa. Le jeune docteur vint au-devant de son frère, l'étreignit avec une chaude affection. Ils échangèrent quelques mots sur leur famille, parlèrent de l'état d'Hélène qui inquiétait fortement Thierry. Puis l'abbé dit à son frère :

– Viens un peu, j'ai à te parler d'Agnès.

Thierry eut un tressaillement qui n'échappa pas au prêtre.

– Agnès ? Tu l'as vue ?

L'abbé, mis en éveil, nota le ton changé de la voix.

– Oui, à l'instant.

Tout en parlant, il l'entraînait vers la salle à manger. Sur la table, le déjeuner du curé attendait. L'abbé Joseph ferma la porte et regarda son frère qui, en dépit de son impassibilité habituelle, dissimulait mal son impatience.

– Je l'ai vue... mais je n'ai rien obtenu.

– Rien ? Insensible, toujours.

– Insensible... hum ! Peut-on dire cela d'une âme qui souffre... qui souffre atrocement ?

– Elle ? Joseph, comment sais-tu ?

– Elle a laissé échapper cet aveu. Et puis, elle s'est enfuie.

Thierry serra à le briser le dossier d'une chaise qui se trouvait près de lui.

– Pauvre, pauvre Agnès ! Et ne pouvoir rien faire !

Son frère le regarda en face.

– Thierry, tu l'aimes ?

– Oui, je l’aime ! Depuis des années, depuis toujours, peut-être ! Tant que j’ai cru à sa vocation religieuse et même tant que j’ai gardé un doute léger à ce sujet, j’ai combattu un sentiment qui, dès lors, aurait été un sacrilège. Mais après, quand j’ai été sûr, quand, par la bouche de la prieure du Carmel, Dieu lui a notifié qu’elle se trompait de voie, je me suis cru le droit d’espérer. Hélas ! la malheureuse s’est enfoncée plus avant dans une erreur volontaire. Je ne l’ai même pas revue, depuis ce jour où elle m’a quitté dans le jardin de la Grêlie, si fâchée parce que je lui avais déclaré qu’elle ne resterait pas au couvent, qu’elle reviendrait. Peut-être si, dès son retour du Carmel, il m’avait été donné de lui parler souvent, aurais-je pu peu à peu orienter sa volonté en un autre sens. Peut-être aurais-je pu... me faire aimer.

– Quant à cela, la chose n’est plus à faire. Agnès t’aime.

Thierry sursauta.

– Joseph ?

– Oui, mon ami, je l’ai compris tout à l’heure.

Écoute...

Il lui rapporta, mot pour mot, son bref entretien avec Agnès.

Thierry l'écoutait, les bras croisés. Une joie fugitive éclaira son visage sur lequel une ombre retomba aussitôt.

– À quoi cela sert-il ? Je ne puis rien pour elle, puisqu'elle me fuit.

– Cela sert à maintenir dans son cœur une fibre très douloureuse qui la torture pour le moment et sera peut-être un jour pour elle le salut. Oui, Thierry, toi seul, par ce sentiment qui subsiste en elle, contre lequel elle lutte toujours, toi seul peux être à un moment donné le maître de la situation.

– Mais quand ? Sa vie s'en va vraisemblablement goutte à goutte, dans cette lutte, et sa raison est menacée. Puis, tu t'es trompé, peut-être...

L'abbé secoua la tête.

– Je ne crois pas. Et cela nous explique qu'elle ne veuille plus voir Colette ni personne de chez

nous. Elle a peur d'entendre parler de toi. Dans l'égarement de ses idées relativement à son état de vie, le sentiment qui subsiste en elle sans qu'elle parvienne à l'anéantir lui apparaît comme coupable et la jette dans l'angoisse, dans la terreur. Je ne puis m'expliquer qu'ainsi l'espèce d'effroi manifesté par elle lorsque je lui ai proposé tout à l'heure de venir te voir et l'éloignement dans lequel elle se tient à l'égard de nous tous.

– Oui, c'est possible. Je voudrais le croire, car ce serait là encore une petite planche de salut, bien mince, hélas ! Il faudrait une circonstance qui me permît de la voir, de la voir souvent, et de prendre de l'influence sur elle.

– Dieu peut nous la procurer à l'heure où nous l'attendons le moins, mon bon Thierry.

Le prêtre mit ses deux mains sur les épaules de son frère et enveloppa d'un regard ému le visage viril, dont le front pensif se barrait d'un pli d'inquiétude.

– Voilà donc pourquoi tu refusais tous les partis ! Ton cœur était pris par cette petite Agnès,

cette folle petite Agnès.

– Ah ! oui, folle, dix fois folle ! qui fait son malheur en cette vie par une véritable obstination.

La voix de Thierry vibrait de douleur. Une flamme soudaine s'alluma dans ses prunelles grises, tandis qu'il poursuivait avec une véhémence sourde :

– Mais que faire ? que faire ? Je ne peux pourtant pas l'enlever pour la soustraire à sa tante ! Et, cependant...

L'abbé regardait son frère avec quelque stupéfaction. Le calme habituel de Thierry, sa froideur, sa parfaite possession de lui-même, n'avaient pas préparé son aîné à cette révélation d'une âme passionnée.

– Mais, mon cher ami, tu ne penses pas, je suppose... ?

Thierry, la physionomie sombre, fit quelques pas de long en large. Sous ses pas, le plancher craquait sourdement. Il revint vers son frère et dit d'une voix brève :

– Non, je ne peux pas y penser. Mais,

pourtant, il est impossible de la laisser mourir comme cela. Voyons, Joseph, tu le sens toi-même.

– Peut-être le tuteur consentirait-il à agir, surtout si tu mets en avant ton autorité de médecin.

– J’y avais déjà pensé. Mais Jacqueline m’a dit que c’était un vieux garçon très égoïste qui laissait pleins pouvoirs à M^{lle} Angélique.

– Le conseil de famille, alors ?

– Oui, il faut voir de ce côté, et le plus tôt possible. Épuisons tous les moyens. Après, s’il le faut... nous la laisserons mourir.

Il s’accouda à la cheminée, appuya son front sur sa main. Aux oreilles de l’abbé parvinrent les mots, prononcés d’un ton de tendre angoisse :

– Ma pauvre Agnès !

XI

Thierry ne put mettre aussitôt à exécution son projet de faire agir le conseil de famille en faveur de la santé d'Agnès. Deux événements douloureux se produisirent qui détournèrent pendant un temps son attention de la jeune recluse de la Grêlie. L'état d'Hélène s'aggrava de telle sorte que sa mère et Colette durent se rendre à Nancy, où le lieutenant Blémont se trouvait en garnison, et s'y installèrent près de la malade. Thierry y alla passer quelques jours. Mais sa clientèle, qui augmentait considérablement, ne lui permettait pas de rester longtemps éloigné de Paris. Il y revint et, le lendemain, une dépêche arrivant de l'Extrême-Orient lui apprenait que Maurice, atteint d'une affection mortelle, était rapatrié par un paquebot qui toucherait Marseille trois mois plus tard.

Il fallut apprendre la terrible nouvelle à

Jacqueline. Bien que Thierry lui eût caché la gravité probable de l'état du jeune officier, elle témoigna une angoisse telle que son beau-frère songea avec effroi :

« Que sera-ce, s'il faut que je lui annonce sa mort ! »

Quinze jours s'écoulèrent, quinze jours d'inquiétude dévorante pour la jeune femme. Un soir, Thierry reçut un télégramme. Hélène était au plus mal. Il lui restait juste le temps nécessaire pour prendre le train de nuit. Il écrivit une dépêche pour Jacqueline et sauta dans une voiture.

Jacqueline, en recevant la nouvelle, s'occupait aussitôt à garnir hâtivement une malle. Elle partirait le lendemain matin pour se joindre à cette famille, devenue si bien sienne, au chevet de sa pauvre amie Hélène. Hélas ! comme Dieu les frappait ! Quelle torture incessante était pour elle la pensée de son mari malade, seul, loin de tous ceux qu'il aimait ! Si loin, si loin ! Que se passait-il là-bas ? Peut-être son état avait-il empiré ? Et il lui était impossible de le savoir.

Au matin, tout était prêt pour le départ. Jacqueline donna des instructions à la servante qui allait rester dans la maison vide et la chargea d'avertir de son départ quelques amis intimes de la famille Darcier. Quant à l'abbé Gendret, qui prêchait en ce moment une retraite à Pontoise, il avait dû être prévenu directement. Peut-être, s'il n'avait pas reçu la dépêche assez tôt la veille pour prendre le même train que Thierry, Jacqueline allait-elle le trouver ce matin à la gare de l'Est.

Comme elle finissait de garnir son sac des menus objets nécessaires à la petite Marie pendant le voyage, la jeune bonne d'enfant entra, un télégramme à la main.

– C'est pour M^{me} Darcier, madame.

Une commotion secoua Jacqueline. Elle saisit la dépêche, l'ouvrit d'une main fébrile, lut ces mots :

« Enseigne Darcier décédé en mer... »

Elle n'alla pas plus loin. Sa vue se brouilla, elle chancela. La petite bonne, croyant qu'elle

allait tomber, jeta un cri. Jacqueline se redressa.

– Allez... sortez, laissez-moi, dit-elle d'une voix rauque.

Elle ferma la porte derrière elle et alla se jeter sur un canapé. Là, elle enfouit son visage dans les coussins. Elle ne pleurait pas. Il se faisait en elle un effondrement affreux, et dans son cerveau, serré comme en un étau, les idées ne s'assemblaient plus.

Les deux servantes, voyant approcher l'heure du départ, entrèrent pour l'en informer. Elle ne bougea pas, ne releva pas la tête, et répondit à leurs questions :

– Laissez-moi !

Très inquiète, Alice, la plus âgée des deux bonnes, alla prévenir M^{me} Bourmont, une voisine, vieille amie de M^{me} Darcier.

– Madame a dû recevoir une mauvaise nouvelle, bien sûr ! Peut-être de M. Maurice, puisqu'il était si malade...

– Oui, ce doit être cela. Vous n'avez pas pu voir la dépêche ?

– Non. Madame la tient serrée entre ses doigts.

– Eh bien ! j’y vais.

Et M^{me} Bourmont suivit la servante. Jacqueline demeurait dans la même position. Elle ne bougea pas à l’entrée de la vieille dame. Celle-ci l’interrogea doucement.

– Voyons, ma bonne enfant, qu’y a-t-il ? Une mauvaise nouvelle ?

Sans mot dire, Jacqueline avança la main et lui tendit la dépêche qu’elle parcourut d’un coup d’œil.

– Ma pauvre petite !

M^{me} Bourmont entoura maternellement de ses bras la jeune femme, lui adressa toutes les paroles de consolation que lui suggérait son bon cœur. Jacqueline ne semblait rien entendre. Le corps raidi, les yeux vagues, elle restait dans un état d’immobilité qui effraya la vieille dame.

– Voyons, ma chère petite enfant, vous ne pouvez demeurer seule ici, sans personne de votre famille. Il faut aller près de votre tante et de votre sœur.

Jacqueline ne parut pas entendre. Alors, M^{me} Bourmont lui parla de son enfant pour lequel elle devait se ménager, se soigner. Quelque chose se détendit sur la physionomie de la jeune femme. Elle desserra les lèvres, dit :

– Oui, à la Grêlie...

La voiture demandée pour emmener Jacqueline à la gare venait d'arriver. Il ne pouvait plus être question, maintenant, dans l'état de prostration qui était le sien, de partir pour Nancy où l'attendaient de pénibles émotions. La Grêlie était le seul refuge de la malheureuse jeune veuve. Et ce fut vers elle que la voiture emmena Jacqueline, avec la petite bonne qui tenait le bébé sur ses genoux.

M^{me} Bourmont aurait voulu accompagner la jeune femme, mais celle-ci s'y était refusée. Toutes les consolations et la sollicitude la plus affectueuse lui semblaient intolérables en ces premiers moments de son immense douleur. Elle ne voulait pas parler, elle ne voulait rien entendre. Le silence ! Elle le trouverait à la Grêlie. Dans les bras d'Agnès, elle pourrait

rester, immobile, en reposant sur son épaule son pauvre front fatigué, qui déjà n'avait plus la force de penser. Elle avait un désir immense de repos et d'une calme tendresse qui bercerait son cœur déchiré. Agnès lui donnerait cela.

Elle oubliait toutes les désillusions rencontrées en cette dernière année près de sa sœur. Dans son cerveau enfiévré ne restait que l'image de celle qui l'avait aimée, sans expansion, mais si fortement, pendant tant d'années.

*

Un clair soleil d'hiver éclairait la façade de la vieille maison lorsque la voiture s'arrêta dans la cour devant le seuil que balayait Lucie, la servante. Celle-ci recula presque devant le visage défait, méconnaissable, de la jeune femme qui mettait pied à terre.

– Qu'est-ce qu'il y a, madame ? s'écria-t-elle avec sa liberté de vieille domestique.

Jacqueline eut un geste vague. Les mots

n'auraient pu sortir de sa gorge. Elle écarta de la main Lucie qui la regardait avec inquiétude et entra dans le vestibule.

– M^{lle} Angélique est dans sa chambre avec M^{lle} Agnès, dit la servante.

Jacqueline gravit l'escalier comme un automate. Elle ouvrit une porte et se trouva au seuil de la chambre de sa tante.

Agnès, assise dans l'une des profondes embrasures de fenêtre, faisait une lecture. Sa voix avait des vibrations lasses et comme brisées parfois. Son cou mince s'inclinait comme si le poids de la tête fine eût été un trop lourd fardeau. Et sous le châle de laine noire se dessinait la maigreur du buste.

M^{lle} Angélique, assise en face d'elle, l'écoutait en croisant les mains sur ses genoux. Elle se courbait, se ratatinait de plus en plus. Et le pli obstiné du front s'accentuait.

Toutes deux tournèrent la tête au bruit de la porte qui s'ouvrait. Agnès eut une exclamation, se leva et courut vers sa sœur.

– Qu’as-tu ? Que t’est-il arrivé ?

Elle lui prenait la main, l’attirait vers elle en couvrant d’un regard inquiet ce visage si changé, dont les yeux gardaient l’expression qu’ils avaient eue en lisant la fatale nouvelle.

M^{lle} Angélique, plus lente, s’avançait aussi. Jacqueline, sans mot dire, sortit de son corsage la dépêche qu’elle y avait glissée et la tendit à sa sœur. Agnès lut, étouffa une exclamation de pitié et de chagrin.

– Maurice !... Pauvre, pauvre chérie !

M^{lle} Angélique prit la dépêche, y jeta les yeux à son tour. Son pâle visage se colora. Elle leva les yeux au ciel en murmurant :

– Hélas ! j’avais prié Dieu qu’il ne punît pas ta faiblesse ! Jacqueline, ma pauvre enfant, c’est le châtement que tu as attiré sur ta tête !

Agnès, qui serrait sa sœur entre ses bras, eut un brusque sursaut.

– Ma tante, ne lui dites pas cela ! Pas maintenant !...

Jacqueline se redressa. Un peu d’égarement se

lisait dans le regard qu'elle fixa sur M^{lle} Angélique.

– Le châtement ? Pourquoi ? dit-elle d'une voix rauque.

– Pour avoir abandonné ta sainte vocation. La malédiction divine était sur toi, qui avais préféré, au service exclusif du Seigneur, l'état inférieur du mariage. Voici l'heure de l'expiation. Soumets-toi humblement, ma pauvre enfant ! Fais pénitence de ta faute, de ta grande faute !

– Assez, ma tante ! interrompit Agnès avec une sorte de violence. Jacqueline a cru bien faire... et, en tout cas, ce n'est pas le moment de... Viens dans ma chambre, ma pauvre chérie, viens !

Elle entraîna la jeune femme, la fit asseoir dans l'unique fauteuil de sa chambre et s'agenouilla près d'elle. Jacqueline avait pris un visage rigide qui effraya sa sœur. Elle ne répondait pas aux affectueuses paroles d'Agnès, elle ne semblait même pas les entendre. Mais quand, un peu après, M^{lle} Angélique entra, elle eut un tressaillement d'effroi et détourna les

yeux.

– Vos paroles lui ont fait impression, ma tante, dit tout bas Agnès. Il vaut mieux qu'elle ne vous voie pas en ce moment. Mais je crois que vous feriez bien de faire prévenir l'abbé Darcier. Je suis très inquiète de la voir sans larmes, avec cette rigidité. Lui, avec son autorité de prêtre et son affection fraternelle, pourra peut-être lui faire du bien.

M^{lle} Angélique eut une moue contrariée.

– Cette intrusion de Joseph me sera désagréable. Cependant, il est le frère du malheureux Maurice, je ne puis éviter cela... Et l'enfant, qu'allons-nous en faire ?

– Ah ! c'est vrai, l'enfant !... Elle est là ?

– Oui, en bas, avec la bonne. Elle pleure.

– Il faut la faire monter. Sa vue sera peut-être favorable à Jacqueline.

Quand la bonne entra dans la chambre avec la petite Marie, qui réclamait sa nourriture, Jacqueline, d'un geste machinal, ouvrit son corsage, allaitea l'enfant, puis la remit à la bonne.

Rien n'avait bougé sur sa physionomie. Elle semblait insensible à tout.

Un instant après, Joseph accourait en hâte. En même temps qu'arrivait Lucie le prévenant de la part de M^{lle} Angélique, il recevait un télégramme de M^{me} Bourmont lui apprenant à la fois le triste événement et la présence de sa belle-sœur à la Grêlie.

Quand il entra dans la chambre, Jacqueline eut le même mouvement que tout à l'heure à l'apparition de M^{lle} Angélique. Mais en voyant ses yeux pleins de larmes, en entendant cette voix qui disait avec une émotion poignante : « Ma pauvre petite sœur ! » elle tressaillit, son visage se détendit. Elle eut un cri en se tordant les mains :

– Maurice ! Maurice !

Quand l'abbé la quitta, après un long entretien, elle pleurait enfin. Mais la fièvre commençait à s'emparer d'elle.

– Je crains que la secousse ne soit terrible ! dit le prêtre à Agnès qui le reconduisait. Elle est

assez délicate de santé, pauvre petite, et elle aimait tant Maurice ! Surveillez-la bien. Si la fièvre augmentait, faites venir le médecin. Quel dommage que Thierry ne soit pas là. Elle a une entière confiance en lui et il est très au courant de son tempérament.

– Oui, c'est dommage, murmura Agnès, dont la main trembla un peu en ouvrant devant l'abbé la porte de la cour.

Au milieu de la nuit, il fallut aller chercher le médecin de Sorigny. Jacqueline délirait. Les mains jointes, elle implorait : « Pardon ! Pardon ! » Puis la terreur crispait son visage, et elle criait : « Perdue !... pour toujours ! Maurice, Maurice, nous ne serons pas ensemble ! Ah ! c'est affreux ! Pas de pardon ! La justice ! L'éternité, Maurice, c'est pour toi... ! »

L'abbé Darcier, qu'Agnès avait fait prévenir et qui était accouru aussitôt, essaya en vain de la calmer. Sa présence semblait au contraire exciter la malade. Il se retira donc et s'entretint longuement avec le médecin. Celui-ci craignait la fièvre cérébrale.

– De plus, le cœur n'est pas fameux, ajouta-t-il.

– Oui, mon frère me l'avait dit. Vous craignez aussi de ce côté-là ?

– Heu ! oui... Mais, enfin, pour le moment, ce délire est le plus inquiétant. Elle a l'air d'avoir vraiment peur de vous, monsieur le curé. C'est bien étrange de la part d'une personne aussi pieuse.

– Très étrange. Mais, sous l'influence de la fièvre, le cerveau reçoit des impressions les plus extraordinaires.

– C'est évident. Je passerai la nuit ici. L'agitation va augmenter, je le crains, et je ne serais pas de trop pour aider ces pauvres femmes à la maintenir.

– Je ne puis m'offrir, puisqu'elle ne supporte pas ma présence.

– Non, monsieur le curé. Mais, si vous voulez bien, en vous en allant, sonnez chez Aurélie Barbette et demandez-lui de venir donner le sein à la pauvre petite. Demain, nous aviserons à lui

trouver une nourrice.

– J’y vais, docteur.

L’abbé s’enveloppa dans son grand manteau et s’éloigna d’un pas rapide. Le sol gelé craquait sous ses pas. La nuit était froide et le ciel se parsemait de douces lueurs d’étoiles. L’abbé leva les yeux et murmura avec angoisse :

« Mon Dieu, Maurice, Hélène, Jacqueline... Voulez-vous donc nous les prendre tous les trois ? »

XII

La dépêche annonçant la mort de Maurice arriva à Nancy au moment où, penchés vers Hélène, son médecin et Thierry déclaraient la jeune femme sauvée. À peine une action de grâces avait-elle eu le temps de s'échapper du cœur de tous qu'ils devaient pleurer un autre être cher, dont ils n'avaient même pas eu la consolation de recevoir le dernier soupir. M^{me} Darcier, toujours prête à penser aux autres, même dans son cruel chagrin, dit à Thierry :

— Il faut que tu partes tout de suite. La pauvre petite Jacqueline a besoin de toi. Dans quel état doit-elle être ! Je crains que sa tante et sa sœur ne soient bien incapables de la soutenir en ces terribles moments. Aussitôt que nous verrons Hélène définitivement en bonne voie, nous partirons aussi.

En arrivant à Paris, Thierry, sans prendre le

temps de s'arrêter chez lui, se rendit directement à Sorigny. Au presbytère, il ne trouva personne. Le curé assistait des malades éloignés. La servante dit à Thierry :

– Il paraît que la jeune dame est bien mal.

En courant presque, Thierry s'en alla vers la Grêlie. Étant parti dès qu'il eut reçu le télégramme, il ignorait tout de l'état de Jacqueline. Il pensa :

« C'est le cœur, sans doute. Mais il n'est pas si atteint qu'on ne puisse espérer la sauver. »

La porte de la Grêlie était ouverte. Lorsque les pas de Thierry résonnèrent sur le dallage du vestibule, Jeanne, la petite bonne, apparut, tenant le bébé entre ses bras.

– Monsieur le docteur ! Oh ! Monsieur va sauver la pauvre Madame ?

– Est-il vrai qu'elle soit si mal ? demanda fiévreusement Thierry, tout en enlevant son pardessus qu'il jeta sur une banquette.

– On dit que oui... Voilà M^{lle} Agnès.

Thierry leva les yeux. Dans l'escalier

apparaissait une mince forme féminine. Une voix étouffée par l'émotion s'exclama :

– Thierry !

Il s'élança vers elle et lui prit la main. Un sentiment d'effroi l'étreignit en constatant, avec son coup d'œil de médecin, le changement accompli dans l'être physique d'Agnès.

– Agnès... est-ce vrai ? Jacqueline...

Agnès eut un sanglot.

– Le docteur Mairot dit que... qu'il ne peut plus rien.

– Le cœur ?

– Oui, la fièvre cérébrale paraît enrayée, mais elle est... elle est si étrange ! Venez, Thierry. Vous pourrez peut-être...

Elle l'entraîna vers la chambre de Jacqueline. La jeune femme était étendue dans son lit, avec les yeux grands ouverts. À l'entrée de Thierry, elle les dirigea vers lui. Ils exprimaient une angoisse si navrante que le jeune homme en fut bouleversé jusqu'au fond de l'être.

– Jacqueline !... Ma petite sœur ! C'est moi, votre frère Thierry. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

Une voix faible, bizarre, saccadée, s'éleva :

– Est-ce que vous m'apportez le pardon ?

– De qui, ma pauvre petite ?

– De Celui à qui j'ai préféré Maurice. Je suis maudite... C'est fini... pour l'éternité...

Son visage se convulsa, un spasme lui coupa la respiration. Aidé par Agnès, Thierry lui donna les soins nécessaires.

Elle tomba dans une sorte de torpeur. Le jeune homme, debout près d'elle, la considéra un long moment. Puis il se tourna vers Agnès.

– J'aurais à vous parler, mais pas près d'elle.

Elle le précéda silencieusement vers la chambre voisine. Il referma la porte derrière eux. Puis, se tournant vers la jeune fille, il la regarda en face :

– Agnès, quelqu'un, à votre connaissance, a-t-il effrayé cette malheureuse enfant en lui faisant

croire que son mariage était une faute ?

Une teinte pourpre intense envahit le visage d'Agnès et s'évanouit presque aussitôt.

– Oui.

– Votre tante ?

Elle inclina affirmativement la tête.

– Que lui a-t-elle dit ? Pouvez-vous me rapporter ses paroles ?

Presque mot pour mot, Agnès les redit. La physionomie de Thierry exprimait une indignation difficilement contenue. Il murmura âprement :

– J'étais bien sûr que c'était elle qui avait commis ce crime ! Vous, Agnès, vous pouvez être égarée, mais votre cœur se serait révolté devant cette cruauté.

– Thierry !

– Oui, c'est vrai, elle est votre tante ! Mais vous la désapprouvez aussi ?... Dites, cela vous fait horreur ?

Il se penchait, prenait la main d'Agnès,

enveloppait la jeune fille de son ferme et profond regard.

Elle répondit en frémissant :

– Je le lui ai dit.

– C'est bien, cela ! Nous vous sauverons, Agnès. Mais, maintenant, il faut que Joseph et moi, nous nous employions pour redonner le calme à cette malheureuse enfant. Sur son esprit déjà frappé par l'affreux malheur, les paroles de M^{lle} Angélique ont fait une impression profonde, à laquelle ont fort aidé les souvenirs de son éducation, les luttes d'âme subies avant son mariage. Il faut lui rendre la confiance en Dieu, la certitude qu'elle a pris la voie que lui destinait la Providence. Pour cela, pourrai-je compter sur votre aide, Agnès ?

– Oui, Thierry.

– C'est bien. Mais, surtout, éloignez d'elle...

La porte s'ouvrit à ce moment. M^{lle} Angélique apparut sur le seuil. Sa physionomie exprimait l'effarement le plus complet.

– Mais, Agnès... dans ta chambre ! balbutia-t-

elle.

Une légère rougeur monta au teint d'Agnès.

– Ma tante, je vous avoue qu'en ce moment...

– Oui, nous avons autre chose à penser, interrompit Thierry d'un ton bref. Je disais précisément à Agnès, ma cousine, que j'estimais absolument nécessaire de vous voir éloignée de notre malade.

– En vérité, pourquoi cela ?

– Parce que vous l'avez frappée, très dangereusement, par les paroles dont vous l'avez accueillie. Maintenant, elle se croit perdue pour l'éternité.

– Je n'ai pas dit cela !

– Pas textuellement. Mais la pauvre enfant, déjà si cruellement atteinte, a reçu l'impression et la garde. Je vais m'installer près d'elle. Je préparerai les voies à Joseph, qui saura la rassurer tout à fait. Mais qu'elle ne vous voie pas, ma cousine.

Il salua froidement et, ouvrant la porte, disparut dans la chambre de Jacqueline.

M^{lle} Angélique resta un instant immobile. Puis elle dit d'un ton où vibrait un peu d'irritation :

– En vérité, il se permet de me dire des choses !...

– Comme médecin, c'est son devoir, ma tante.

– Va avec lui près de Jacqueline.

– Non, il vaut mieux le laisser un peu seul avec elle. Il a à lui parler... à la rassurer...

– C'est-à-dire... l'endormir dans une sécurité trompeuse ?

– Thierry est un fervent chrétien, ma tante. Ce qu'il fera sera bien fait.

– Eh ! mais... eh ! mais !...

M^{lle} Angélique regardait sa nièce avec stupéfaction.

– Voilà une opinion que je ne partage pas. Ses idées ne sont pas les nôtres.

– Elles sont celles de Jacqueline. Laissons-le, ma tante.

M^{lle} Angélique hocha la tête et sortit sans mot dire. Agnès se laissa tomber sur une chaise. Elle

était à demi morte de fatigue, après ces heures d'angoisse passées près de sa sœur. La présence de Thierry lui procurait une sensation de soulagement indicible ; mais aussi, comme elle faisait battre son cœur désordonnément ! Ah ! elle s'était tant promis de ne pas le revoir !... Mais il le fallait, pour Jacqueline. Lui seul aurait peut-être l'autorité nécessaire pour calmer la jeune femme. Il existait chez lui tant de fermeté douce, tant de bonté !

Agnès fermait les yeux ; elle se laissait aller à une sorte de somnolence. Le temps passait sans qu'elle en eût conscience. Un coup frappé à la porte la fit sursauter.

– Entrez ! répondit-elle machinalement.

Thierry apparut. Il dit avec une affectueuse compassion :

– Vous sommeilliez, ma pauvre Agnès ? Je regrette de vous avoir dérangée. Vous êtes très fatiguée, n'est-ce pas ?

– Oui, mais peu importe.

– Cela importe extrêmement, surtout dans

l'état de santé où vous êtes.

– Je ne suis pas malade, dit-elle faiblement en détournant les yeux du regard attaché sur elle.

– On ne me leurre pas ainsi, Agnès. Vous êtes sur une pente fatale. Mais nous en reparlerons. Pour le moment, il faut vous éviter toute fatigue non absolument indispensable. Cette nuit, c'est moi qui veillerai Jacqueline, et, demain, j'irai chercher une sœur garde-malade.

Elle ne protesta pas. Réellement, elle se sentait à bout.

– L'avez-vous examinée ? Comment la trouvez-vous ? interrogea-t-elle anxieusement.

– Elle est plus calme en ce moment ; elle paraît un peu rassurée. Joseph va arriver, il finira de la remettre en paix. Le danger de fièvre cérébrale paraît conjuré. Mais c'est le cœur...

– Qui vous inquiète ?... dit Agnès, voyant qu'il s'interrompait.

– Oui.

– Beaucoup ? Est-ce que... vous craignez une issue...

Les beaux yeux bleus pleins d'angoisse se fixaient sur lui. Il s'avança et prit la main d'Agnès en l'enveloppant d'un regard de douce compassion.

– J'espère que Jacqueline surmontera cette crise. Sa vie est entre les mains de Dieu. Prions, ma chère Agnès.

Elle murmura dans un sanglot :

– Cela veut dire que vous n'avez presque plus d'espoir.

– Si, j'en ai encore, je vous assure. Et je ferai l'impossible pour la sauver, vous le savez.

– Oui, je le sais. Je suis si heureuse que vous soyez là ! Il me semble que je n'ai plus qu'à me laisser guider et que vous empêcherez un nouveau malheur d'entrer ici.

– Puisque vous croyez cela, Agnès, vous allez m'obéir en vous mettant au lit tout de suite. Vous avez la fièvre, certainement. Et vous n'en pouvez plus.

– C'est vrai. Mais il faut que je reste debout, car Jacqueline peut avoir besoin de moi.

– Ne vous inquiétez pas de cela. Je ne quitterai pas la malade et votre servante m'aidera s'il en est besoin. Au cas où il se produirait une aggravation – ce que je ne crois pas – je vous ferais prévenir. Soyez très raisonnable, très soumise, n'est-ce pas, ma chère Agnès ?

Elle inclina la tête. Un frémissement d'émotion courait en elle et il ne lui venait en ce moment aucune velléité de résister à cette autorité si douce.

Quand Thierry eut disparu, elle passa un peignoir et s'étendit sur son lit.

Elle voulait être prête à répondre à un premier appel. Sur sa poitrine, elle croisa ses mains amaigries. Elle semblait ainsi, avec son pâle visage émacié, aussi malade que Jacqueline. Ses yeux se fermaient à demi. Mais elle ne dormait pas. Trop d'angoisses et trop de pensées se pressaient dans son cerveau, Maurice, Jacqueline... sa Jacqueline si affectueuse, pour qui elle s'était montrée si froide ! Et elle allait peut-être mourir ! Thierry craignait le pire, Agnès l'avait bien compris. C'était épouvantable.

Les paroles dont M^{lle} Angélique avait accueilli sa nièce lui revenaient sans cesse à l'esprit. Quelque chose s'était soulevé, révolté en elle en les entendant. Pauvre Jacqueline, si douloureusement frappée, qui venait chercher ici un appui et une consolation et qui s'entendait dire : « C'est le châtiment de ta faute ! »

« Sa faute ! »

Agnès frissonna légèrement en songeant :

« Laquelle, d'elle ou de moi, est coupable aux yeux de Dieu ? »

XIII

Le crépuscule envahissait la chambre de Jacqueline. La jeune femme, les yeux clos, semblait dormir. Thierry, assis dans un fauteuil à quelques pas du lit, appuyait son menton sur sa main et fixait machinalement son regard droit devant lui, sur le papier fané de la tenture. Peut-être cherchait-il encore un moyen à essayer pour sauver Jacqueline. Ce matin même, deux de ses confrères, appelés en consultation, avaient déclaré leur impuissance. Mais Thierry, jusqu'au dernier souffle de vie, chez une jeune créature surtout, ne s'avouait jamais vaincu.

Une porte s'ouvrit doucement. Si léger qu'eût été le bruit, Jacqueline souleva les paupières.

— Agnès ! murmura-t-elle.

Agnès vint vers le lit et se pencha pour mettre un baiser sur le front de sa sœur.

– Je voudrais te parler, chérie.

– Il ne faut pas te fatiguer, ma Jacqueline.

– Non, mais avant d’aller retrouver mon cher Maurice.

Agnès échangea un regard avec Thierry, qui venait de se lever.

– Voyons, que nous dis-tu là, chère sœur ?

– Oh ! je sais bien, je sens que je m’en irai bientôt et je voudrais... Restez, Thierry. Vous êtes mon frère, vous pouvez entendre ce que je dis à ma sœur.

Thierry se pencha pour redresser les oreillers de la malade.

– Je vous permets de parler cinq minutes, pas plus, Jacqueline.

– C’est assez... Agnès, je te lègue ma petite Marie. Tu lui serviras de mère. Tu lui parleras de son père et de moi et tu l’aimeras beaucoup, n’est-ce pas ?

Agnès dit d’une voix étranglée :

– Oui, je l’aimerai tendrement.

– Thierry t’aidera à la soigner. Il t’apprendra à en faire une vraie chrétienne – pas une chrétienne comme ma tante Angélique.

Une contraction légère passa sur son visage.

– Thierry, vous aiderez Agnès, n’est-ce pas ?

– Oui, si elle veut bien me le permettre.

La jeune fille devint très rouge. Elle abaissa un peu ses yeux, qui se trouvaient à la hauteur de ceux de Thierry, penché sur la malade.

– Certainement, dit-elle d’une voix troublée.

– Merci, mon Agnès. Je partirai tranquille, maintenant. Thierry et Joseph m’ont bien rassurée ! Non, je ne me suis pas trompée, j’ai bien fait ce que Dieu voulait ! Et, d’ailleurs, comme je n’ai pas agi de ma propre volonté, comme j’ai consulté et prié, si j’avais fait erreur, Dieu me pardonnerait. Sa miséricorde accueille toutes les faiblesses et tous les repentirs. L’orgueil, seul, l’orgueil obstiné est une abomination devant lui.

Agnès eut un long frémissement qui fit palpiter ses grands cils au bord des paupières.

– C’est assez, maintenant, chère Jacqueline, dit Thierry avec autorité. Reposez-vous, tâchez de dormir.

Elle obéit et ferma les yeux. Agnès s’assit près du lit en disant :

– Allez un peu prendre l’air Thierry, je vais rester ici.

Il descendit et arpenta pendant un quart d’heure les allées étroites du jardin. Au-dessus de sa tête, les branches dépouillées des marronniers s’entrecroisaient. Même, alors que les feuillages couvraient ses arbres et que les fleurs ornaient ses parterres, ce jardin lui avait toujours paru triste, parce qu’il le voyait au travers de l’inquiétant état d’esprit d’Agnès. Aujourd’hui, il le trouvait lugubre. Il ne s’y attarda pas et regagna la chambre de Jacqueline.

Jacqueline dormait. Agnès, la tête enfouie dans la couverture de sa sœur, semblait faire de même. Thierry murmura : « Pauvres petites ! » Et il resta debout, les regardant l’une et l’autre alternativement.

Jacqueline rouvrit bientôt les yeux. Elle eut un vague sourire en voyant sa sœur endormie.

– Pauvre Agnès, elle s’est fatiguée, murmura-t-elle. Faites attention à ne pas la réveiller, Thierry.

Il lui fit boire sa potion et elle s’assoupit de nouveau. Thierry fit un mouvement pour s’asseoir. Puis, poussé par on ne sait quelle inquiétude vague, il s’approcha d’Agnès et posa sa main sur une des mains de la jeune fille. Elle était glacée. Thierry la souleva sans qu’Agnès fit un mouvement. Il prit entre ses mains la tête délicate qui s’abandonna, inerte.

« Une syncope ! Je m’en doutais », murmura-t-il.

Avec tous les ménagements possibles, afin de ne pas éveiller Jacqueline, il prit entre ses bras la jeune fille évanouie et réussit à la porter dans la chambre voisine.

Au bout d’un long moment, il put la faire revenir à elle. Alors, appelant M^{lle} Angélique, il lui dit :

– Déshabillez Agnès, mettez-la vite au lit, ma cousine. Vous n’avez pas voulu voir la gravité de son état quand sa sœur vous en prévenait. Maintenant, il est peut-être trop tard.

*

Agnès ne vit pas sa sœur morte, elle n’assista pas aux funérailles. Elle-même était sur le bord du tombeau.

Thierry venait chaque jour de Paris. Sans prendre garde à la mine pincée de M^{lle} Angélique, il s’asseyait au chevet de la jeune fille, l’encourageait par de fortifiantes paroles d’espoir, s’ingéniait pour trouver le remède qui pût enrayer ce dépérissement.

M^{me} Darcier et Colette étaient revenues de Nancy. Elles avaient pris chez elles la petite Marie et venaient presque chaque jour à la Grêlie. Agnès les accueillait avec un petit sourire heureux. Elle parlait très peu, tant sa faiblesse était grande. Mais elle leur montrait du doigt les

fleurs que Thierry lui apportait de Paris.

– Il est si bon ! disait-elle.

Alors Colette racontait des traits de dévouement de son frère, elle parlait de sa bonté, de son tact si fin. Agnès l'écoutait avidement. Son pâle visage se colorait un peu et ses yeux las reprenaient un éclat inaccoutumé.

L'abbé Darcier venait souvent aussi. Il causait de mille choses et essayait discrètement d'atteindre à l'âme fermée d'Agnès. À quelques signes, il voyait qu'un peu d'espoir lui était permis. La jeune fille, par un mot, par une expression de physionomie, laissait voir quelque chose de ses angoisses morales. Un jour viendrait peut-être où elle les confierait au prêtre et à l'ami.

Le printemps s'annonçait. Avec lui, il parut qu'un peu de force revenait chez Agnès. Thierry lui faisait suivre un nouveau traitement dont il surveillait avec une incessante sollicitude les résultats. Ceux-ci s'annoncèrent bientôt si remarquables que l'espoir, cette fois, s'épanouit chez le jeune médecin et se communiqua à tous ceux qui aimaient Agnès, à la jeune fille elle-

même.

– Vous croyez que je guérirai ? dit-elle un jour à Thierry.

– J'en suis sûr !

Elle secoua la tête.

– Si ce n'était à cause de cette pauvre petite que sa mère m'a confiée, je ne tiendrais guère à la vie.

Il dit simplement :

– Oui, il vous faut vivre pour elle.

Quand parurent les premières violettes, Agnès put se lever, faire quelques pas dans sa chambre. Thierry avait apporté des mimosas et des roses, et la grande pièce avec ses deux fenêtres ouvertes qui laissaient entrer le soleil perdait son aspect austère.

La semaine suivante, Agnès put descendre. Puis Thierry permit de courtes promenades dans le jardin et surtout de longues stations à l'air. Agnès était la plus docile des malades. Un mot de Thierry avait raison de toutes ses répugnances.

– Il sait mieux que nous ce qu’il me faut, ma tante. C’est un ami et un médecin. J’ai toute confiance en lui, répondait-elle lorsque M^{lle} Angélique essayait de discuter une prescription du jeune docteur.

La tante ne paraissait pas convaincue. Mais elle n’osait rien dire. Thierry lui en imposait et Agnès était trop visiblement atteinte pour qu’elle s’opposât aux soins dont elle était l’objet. Mais un pli de contrariété se creusait sur son front chaque fois qu’elle voyait arriver le jeune homme avec des fleurs plein les mains, chaque fois qu’elle le voyait se pencher sur Agnès avec cet air d’affectueux intérêt qui chassait toute froideur de sa physionomie.

Il ne lui échappait pas non plus qu’Agnès était nerveuse en attendant Thierry, qu’un peu de rose montait à ses joues trop blanches chaque fois qu’elle le voyait entrer et qu’après son départ elle restait pensive, un peu triste.

Ces diverses constatations remplirent d’anxiété M^{lle} Angélique. Si celle-là aussi ?... Non, non, ce n’était pas possible ! Agnès si

fervente, si austère ! Agnès qui s'était volontairement enfermée dans la solitude !

Mais le malin esprit est si habile ! Ne pouvait-il se servir de l'affaiblissement physique d'Agnès pour atteindre son âme, pour ébranler sa volonté et troubler son cœur ? Thierry, jeune, intelligent, bel homme, tout enveloppé du prestige de sa profession qui lui donnait une influence si grande sur son amie d'enfance, était fait pour servir les desseins de l'enfer. Il apparaissait à M^{lle} Angélique sous la forme terrifiante du mauvais ange lui-même. Et elle songea qu'il lui fallait à tout prix l'éloigner d'Agnès.

Ce n'était pas chose facile. Quel prétexte trouver ? La jeune fille avait encore besoin d'un médecin et Thierry soignait trop bien pour qu'on pût lui proposer d'en changer. D'ailleurs, les liens d'amitié avec les Darcier empêchaient qu'on rompît ainsi avec lui. De quelque côté qu'elle se tournât, M^{lle} Angélique ne voyait pas de solution.

Et « il » continuait à venir, presque quotidiennement, en dépit du dérangement que

lui causait ce voyage.

Elle insinua un jour :

– Le docteur Mairot pourrait peut-être continuer la cure, maintenant ? Cela vous fait perdre tant de temps, Thierry !

Il riposta vivement :

– Non, non, j’ai commencé à soigner Agnès, je veux avoir tout l’honneur de sa guérison... À moins qu’elle n’ait assez de moi ? ajouta-t-il avec un sourire.

Elle répondit d’un ton plein d’élan :

– Vous savez bien que non, Thierry ! Je suis certaine qu’aucun médecin ne vous vaudrait, qu’aucun n’aurait votre dévouement.

M^{lle} Angélique dut se tenir pour battue. Mais elle s’arrangea de façon à ne pas quitter d’une seconde sa nièce quand Thierry était là. Cela lui permit d’entendre des injonctions dans le genre de celle-ci :

– Surtout, Agnès, pas de longues oraisons ! Une petite prière bien fervente, voilà tout ce que Dieu demande de vous en ce moment.

M^{lle} Angélique le regarda d'un air scandalisé.

– De quoi vous occupez-vous là ? Que vous importent les oraisons d'Agnès ?

– Elles m'importent énormément, ma cousine, dans l'état de santé qui est le sien. J'ajouterai : dans la disposition d'esprit où elle se trouve. Ne vous figurez pas que je sois le moins du monde contre l'oraison. Non, mère et Colette la pratiquent et je n'ai jamais songé à leur en faire un reproche, loin de là, car elles en sortent plus aimables, plus fortes, plus gaies. Mais il y a oraison et oraison. Celle de Colette ne ressemble pas à celle d'Agnès.

– Vraiment ? Et qu'en savez-vous, d'abord ?

Le regard de Thierry se posa sur Agnès, qui abaissait ses paupières et froissait machinalement la couverture étendue sur ses genoux.

– Colette agit avec Dieu tout simplement, en enfant respectueuse et confiante à la fois. Vous devez savoir mieux que moi, ma cousine, qu'il n'en est pas de même d'Agnès. C'est pourquoi je ne puis permettre qu'elle se torture l'esprit,

qu'elle recommence l'existence qui l'a amenée à l'état où je l'ai trouvée, l'existence qui la tuait.

– Voilà bien vos exagérations ! dit M^{lle} Angélique entre ses dents.

Il ne répliqua rien et se mit à causer avec Agnès. Il parlait un peu de tout, sachant varier habilement de manière à distraire sa malade sans jamais la fatiguer. Quand il était parti, il semblait à la jeune fille qu'un voile gris tombait autour d'elle. Elle prenait alors un des livres apportés par Colette ou par lui.

« Pas de lectures trop sérieuses pour le moment », avait-il recommandé. Et M^{lle} Angélique gémissait en elle-même de voir ces volumes profanes entre les mains de sa nièce. Celle-ci lui semblait beaucoup trop obéissante à l'égard de son médecin. Elle paraissait renoncer bien facilement à ses habitudes de vie pénitente et recueillie. Ah ! quel soulagement le jour où M^{lle} Dubrulier pourrait fermer sa porte à Thierry en lui disant : « Ne vous dérangez plus, mon cher ami, puisque ma nièce est guérie. »

XIV

Malheureusement, on n'en était pas encore là. La santé d'Agnès, tout en s'améliorant, nécessitait toujours la surveillance du médecin. M^{lle} Angélique, devenue de jour en jour plus soupçonneuse, en arrivait à se demander si Thierry ne faisait pas sciemment traîner en longueur cette maladie. Elle émit un jour, devant lui, l'idée d'une consultation.

– Mais si vous le voulez, ma cousine. Je suis à votre disposition.

Agnès regarda sa tante d'un air où la stupéfaction se mêlait au reproche.

– Mais quelle idée, ma tante ! Thierry est maintenant habitué à mon tempérament, il me soigne d'une manière admirable, je me sens mieux de jour en jour.

– Mais cela vient si lentement !

– Le mal était profond et j’ai été presque mourante. Personne n’aurait pu me guérir plus vite.

Mais Thierry déclara :

– Votre tante a raison. Une consultation est préférable.

Il avait deviné l’intention de la vieille demoiselle et celle-ci le comprit au regard qu’il attachait sur elle.

Quelques jours plus tard, il amena en consultation un de ses maîtres de l’art médical. Le grand praticien ne fit que confirmer le traitement ordonné par son jeune confrère et félicita celui-ci de l’avoir appliqué avec tant de doigté et de prudence.

Quand ils furent sortis, Agnès dit joyeusement :

– Vous voyez bien, ma tante, il était tout à fait inutile de donner cet ennui à Thierry.

– Je ne suis pas de cet avis, riposta d’un ton pincé M^{lle} Angélique.

Elle était fort marrie de voir que rien ne

réussissait, qu'il fallait supporter la dangereuse présence de ce Thierry dont Agnès subissait très visiblement l'influence. Et M^{me} Darcier, Colette, Joseph, l'abbé Gendret, venaient sans cesse, apportant avec eux l'atmosphère de leurs idées détestables.

Colette amenait toujours la petite Marie. Agnès la prenait sur ses genoux, la caressait, apprenait de son amie les soins à lui donner. Un jour, elle dit pensivement à Colette :

– Je ne sais si ma tante me permettra de la garder ici. Une enfant, cela troublera sa vie.

– J'espère qu'elle aura assez de cœur pour passer sur tout afin de remplir le dernier désir de Jacqueline.

Agnès eut un geste qui signifiait : « Je ne sais ! »

Colette resta un moment silencieuse, considérant le fin profil dont le teint, depuis quelque temps, perdait sa pâleur inquiétante. Puis elle se pencha en entourant de son bras le cou de son amie.

– Sais-tu ce qui serait beaucoup mieux, chérie ? Ce serait de préparer à notre mignonne Marie un foyer où elle serait chez toi et de lui donner un père.

Agnès eut un brusque mouvement en se dégageant des bras de Colette.

– Tu es folle ! Je ne comprends pas que tu me parles de cela.

Tout son être frémissait. Colette lui prit les mains et les serra affectueusement.

– Je t'en parle parce que je sens que là se trouve ta vraie voie. Tiens, quand tu t'occupes de Marie, tu as des gestes si maternels, des gestes que je n'ai pas, moi, bien que j'aime tendrement la mignonne. Et puis, mon amie, tu n'as rien de ce qu'il faut pour faire une bonne religieuse, ou même une simple vieille fille pieuse et utile à autrui.

Agnès essaya de sourire.

– Voyez-vous cette Colette qui décide cela !

– C'est notre opinion à tous. Dis-moi, Agnès, pardonne si ma question est indiscreète : tu n'as

fait aucun vœu ?

– Non... J'ai voulu plusieurs fois, je n'ai jamais pu. Il me semblait que j'allais mentir à Dieu...

– Ainsi, rien ne t'empêche de te marier ?

– Si.

– Quoi donc ?

– La crainte de céder à une faiblesse.

– Non, l'orgueil de ne pas descendre du piédestal sur lequel tu t'es juchée, de ta propre autorité.

Agnès ne répondit pas. Elle abaissa les yeux et les tint fixés sur l'enfant qui reposait entre ses bras. L'arrivée de M^{lle} Angélique empêcha Colette de continuer la conversation, qu'elle ne put reprendre les jours suivants.

Car la tante, de plus en plus soupçonneuse, montait une garde sévère près d'Agnès, même lorsque Colette seule était près d'elle. Les Darcier s'en aperçurent vite. Mais comme Agnès commençait à aller et venir, ils se dirent que M^{lle} Angélique, qui ne sortait guère, ne pourrait pas la

suivre partout et que ses amis redeviendraient libres de lui parler sans témoin.

Vers la fin de mai, Thierry l'autorisa à se rendre à pied jusqu'à l'église. En sortant, elle s'arrêta au presbytère, sur la demande de l'abbé Joseph. Il lui fit voir son jardin, lui parla de ses patronages, de ses malades. Agnès, autrefois, s'occupait des œuvres de la paroisse. À son retour du Carmel, elle n'avait pas continué. Confinée à la Grêlie, presque cloîtrée, elle travaillait pour les pauvres, mais n'allait plus les visiter.

– Il faudra recommencer, déclara l'abbé. Vous avez besoin de vie extérieure. L'existence claustrale n'est pas faite pour vous. Tenez, j'ai vu un vieux bonhomme paralytique qui s'en revient tout doucement à la religion. Demandez donc à Thierry la permission d'aller le voir.

Thierry, le surlendemain, accorda la permission avec empressement. Et comme, ce jour-là, il faisait un temps admirable, il proposa :

– Voulez-vous que Colette et moi vous accompagnions ?

Car M^{me} Darcier et Colette étaient là aussi, avec la petite Marie ; un joli bébé qui ressemblait à Jacqueline et qu'Agnès chérissait, sans démonstrations, à sa manière renfermée.

La jeune fille répondit spontanément :

– Mais je crois bien ! Venez tous deux.

– J'emmène Marie, dit Colette. Au retour, nous entrerons au presbytère pour la montrer à son oncle l'abbé.

– Cette course ne te fatiguera-t-elle pas, Agnès ?

Cette question était faite par M^{lle} Angélique, qui avait avec peine retenu un mouvement de contrariété à la demande de Thierry.

– Je ne crois pas, ma tante. D'ailleurs, j'ai mon médecin avec moi, ajouta-t-elle en riant. Il est responsable de tout.

– Ne craignez rien, ma cousine. Agnès est suffisamment forte maintenant pour supporter sans préjudice une petite fatigue de temps à autre. Et ce ne sera pas le cas, ici, car la course n'est pas longue.

– Vous allez donc pouvoir, mon cher Thierry, vous libérer de la perte de temps et de l'ennui qu'étaient pour vous ces continuels voyages ? Agnès doit pouvoir se passer de médecin, maintenant ?

– Pas encore. Physiquement, oui, elle est presque complètement remise. Mais il me reste une cure morale à accomplir, sans laquelle l'autre demeurerait inutile.

– Une cure morale ? Je ne vois pas du tout que ma nièce soit malade de ce côté-là !

M^{lle} Angélique prenait une attitude combative. Thierry, sans paraître s'en apercevoir, riposta tranquillement :

– Il est du devoir d'un médecin d'aller jusqu'à la racine du mal et, lorsqu'il l'a atteinte, de mettre tout en jeu pour l'extirper. C'est ce que je dois faire, en toute conscience, ma cousine.

M^{lle} Angélique n'osa pas insister. Mais, décidément, elle regrettait, de plus en plus, de n'avoir pas imposé à sa nièce un autre médecin dès le début de sa maladie. Maintenant, on ne

pouvait plus se débarrasser de celui-là, dont la présence donnait à Agnès plus de vie et mettait dans ses yeux un éclat inquiétant.

Une route ombragée, longeant la base d'un coteau couvert de hêtres, conduisait à la modeste demeure du vieux paralytique. Des collines boisées ondulaient au loin sur le ciel brumeux, d'un bleu voilé. Agnès, qui marchait entre Colette et son frère, dit pensivement :

– J'aime ce bleu.

Thierry répliqua :

– Il est comme votre âme. Il se cache. Mais la brume s'évanouira. On le verra alors, avec ses nuages légers qu'un coup de brise dispersera.

Elle dit, sans le regarder – et sa voix avait une intonation changée :

– Il n'y a peut-être pas de nuages.

– Si, il y en a.

Et Agnès ne protesta plus.

En sortant de chez le vieillard, qu'ils laissaient ravi parce que Thierry, le plus aimablement du

monde, lui avait donné une longue consultation, les trois amis gagnèrent Sorigny. L'abbé se trouvait au presbytère et reçut gaiement les hôtes qui lui arrivaient. Sur son ordre, la servante se mit aussitôt en devoir de préparer une collation. Colette s'installa dans le modeste petit salon pour endormir l'enfant. Et Thierry dit à Agnès :

– Venez, je veux vous montrer le rosier grimpant de Joseph.

– Oui, allez, dit l'abbé, j'ai à parler à Colette et je vous rejoindrai tout à l'heure.

Le jardin du presbytère était un parterre à la française, qui s'harmonisait avec le genre vieillot de l'habitation. Les différents prédécesseurs de l'abbé Darcier avaient eu le bon goût de ne rien toucher à son ordonnance. Mais, tout au bout, l'un d'eux avait aménagé un berceau qui se couvrait, à la fin de mai, de roses d'un pourpre foncé, toutes petites et innombrables, se renouvelant jusqu'au milieu d'août.

Lorsque Agnès était venue précédemment au presbytère, de timides boutons se montraient seulement. Elle eut une exclamation à la vue du

berceau couvert de sa parure empourprée.

– Que c’est joli !

– Vous ne l’aviez pas vu encore comme cela ?

– Non, jamais. L’abbé Bluc ne montrait pas son jardin. C’était un homme austère, pour lui et pour les autres, et il jugeait inutile de contenter une curiosité chez autrui.

– Une curiosité bien innocente !

– Rien n’était innocent pour lui.

– Et il a voulu vous amener à penser de même.

Il a voulu vous persuader, Agnès, que vous étiez une âme héroïque et que les voies communes n’étaient pas faites pour vous.

Elle détourna les yeux. Mais il lui prit les mains d’un geste de douce autorité.

– Regardez-moi. Voici longtemps que je vous connais et, depuis quelque temps surtout, j’ai pénétré profondément dans votre pensée. Vous vous débâtez dans des angoisses morales terribles. Vous êtes persuadée que Dieu ne vous appelle pas au célibat et, cependant, vous persistez... Vous persistez parce que vous voulez,

envers et contre le Seigneur « lui-même », être mieux que les autres, monter au-dessus de la destinée la plus habituelle de la femme. Peu vous importe que Dieu vous ait voulue dans cette destinée-là. Sous l'empire de votre fol orgueil, vous voulez vous élever plus haut, comme s'il était quelque chose de plus magnifique et de plus sûr que d'accomplir la volonté divine !

Elle balbutia :

– Mais, je ne sais pas si cette volonté est ce que vous dites !

– Si, vous le savez ! Répondez-moi seulement à ceci : au moment où vous êtes entrée au Carmel, et plus tard en vous enfermant à la Grêlie, avez-vous eu un seul instant la sensation que vous étiez poussée par l'amour de Dieu, par le désir très pur de faire sa volonté ?

Elle dit, très bas :

– Non, jamais.

– Vous n'aviez que la crainte et l'orgueil. Concluez donc maintenant. Étiez-vous dans la bonne voie ?

– Non. D’ailleurs, j’en avais l’impression très vive, à certains instants. Surtout et en particulier depuis un an. Oui, je savais que je faisais fausse route. Mais je ne voulais pas revenir en arrière. Et, pourtant, quelles souffrances j’ai endurées ! Je me débattais dans des angoisses sans nom, j’étais comme une malheureuse altérée à qui ni le ciel ni la terre ne dispensent une goutte d’eau. Mes prières n’étaient qu’une torture. Je sentais que Dieu ne m’écoutait plus. Je me raidissais cependant pour ne pas céder à la voix impérieuse qui me disait : « Cherche ailleurs. Ceci n’est pas pour toi. » Si vous n’étiez pas venu, Thierry, je mourais en désespérée, car Dieu s’était retiré de moi.

Elle parlait avec un calme apparent qui ne trompa pas Thierry. Il sentait frissonner les petites mains brûlantes et lisait l’émotion poignante dans les beaux yeux bleus fixés sur lui. L’âme close s’ouvrait, et c’était lui qui en avait la clef.

– Et maintenant, Agnès ?

Il avait son regard dans le sien. Elle abaissa un

peu ses cils, en rougissant plus fort.

– Maintenant, je souffre encore... mais un peu moins.

– Et que faut-il pour vous guérir tout à fait de cette folie coupable ?

Elle essaya de dégager ses mains. Mais il les tenait fermement.

– Non, Agnès, je ne vous laisserai plus aller. Il me faut votre guérison complète, et pour cela vous devez consentir à devenir ma femme.

– Thierry !... Oh ! non, non !

Des larmes jaillissaient sous ses paupières baissées, inondaient son visage.

– Agnès, ma chérie, pourquoi pleurez-vous ? Dites-moi que vous acceptez, dites que vous me permettez de vous aimer.

Au milieu de ses sanglots, elle murmura :

– Je ne sais pas...

– Mais, moi, je sais, et je vous affirme que j'en ai le droit. Tenez, demandez-le à Joseph.

L'abbé, un sourire ému aux lèvres,

apparaissait dans une allée. Il interrogea :

– As-tu été bon avocat, mon cher Thierry ?

– Pour le moment, j’ai seulement réussi à faire pleurer ma pauvre Agnès.

– Les larmes sont une réponse, une bonne réponse, n’est-ce pas, chère obstinée ?

Elle dit, très bas :

– Je n’ose pas !

– Allons donc ! pouvez-vous penser que, si Dieu vous voulait toute à Lui, Il ne vous attirerait pas de telle sorte qu’aucun doute ne subsiste pour vous ? Pouvez-vous penser que Lui qui a dit : « Mon joug est doux et mon fardeau léger », veuille faire violence aux légitimes aspirations d’une âme vers une vocation qu’il a lui-même bénie, dont Il a fait un sacrement ? Non, Agnès, notre Dieu n’est pas un Dieu implacable et aveugle. Il est la bonté et l’amour et sait mesurer à chacun selon ses forces. Vous, Il vous veut dans l’état du mariage. C’est moi, son ministre, qui vous le dis, et qui en assume toute la responsabilité.

Thierry se pencha vers elle.

– Craignez-vous encore quelque chose, Agnès ? Allez-vous enfin me donner votre réponse ?

Elle ne répondit pas mais lui tendit sa main en le regardant avec des yeux rayonnants sous les larmes.

– Allons, c'est très bien ! Je vous laisse, maintenant, dit l'abbé avec un sourire.

Il s'éloigna et Thierry emmena Agnès sous le berceau.

– Asseyez-vous, mon amie. Les émotions vous agitent encore. Mais, maintenant, votre complète guérison va marcher à pas de géant.

Il la regardait avec tendresse. Mais, tandis qu'ils parlaient tous deux, du passé et de l'avenir, il ne prononça pas un mot d'amour. Elle était près de lui un peu tremblante, effarouchée comme une prisonnière qui, longtemps emmurée, est amenée à la lumière.

Thierry, avec son tact délicat, sentait qu'il lui faudrait apprivoiser doucement cette âme

souffrante, égarée si longtemps dans son illusion orgueilleuse et qui s'effarerait quelque temps encore à l'idée d'aimer et d'être aimée.

Quand ils revinrent vers la maison, Colette, debout au seuil de la salle à manger, accourut vers eux avec Marie dans ses bras.

– Ah ! enfin, Agnès ! Embrasse-moi, sœur chérie !... Et toi aussi, mon Thierry. Je suis heureuse, heureuse ! Et voilà notre petite Marie pourvue d'un papa et d'une maman.

Agnès prit dans ses bras la petite fille. En la regardant, des larmes vinrent à ses paupières.

– Si ma pauvre Jacqueline était là ! Elle aurait tant voulu me voir changer d'existence ! Je crois que j'ai été pour elle une souffrance, dans la dernière année de sa vie.

– Oui, mais vous réparerez, chère Agnès, en aimant tendrement la pauvre petite orpheline. De là-haut, Jacqueline vous voit et se réjouit.

Autour de la table, l'abbé et les trois jeunes gens s'assirent. Colette, avec sa gaieté habituelle, fit les honneurs du goûter. Puis les promeneurs

reprirent le chemin de la Grêlie, car le bébé réclamait sa nourriture.

Personne n'avait parlé de M^{lle} Angélique, et tous y pensaient, cependant. En arrivant dans la cour, Agnès leva les yeux vers Thierry, qui marchait près d'elle.

– Que vais-je dire à ma tante ? murmura-t-elle.

– Laissez, je m'en charge, ma chère Agnès.

M^{lle} Angélique travaillait dans le jardin avec M^{me} Darcier.

Dès l'apparition des jeunes gens, elle fixa un regard inquiet et désapprobateur sur la touffe de roses rouges qui ornait le corsage d'Agnès. Avant de quitter le presbytère, Thierry avait été les cueillir et les avait offertes à sa fiancée.

– Vous avez fait bonne promenade, mes chers enfants ? demanda M^{me} Darcier.

– Excellente, ma mère, à tous les points de vue. Car nous venons de décider une chose importante, sauf votre approbation et celle de ma cousine Angélique.

– Quelle chose, mon enfant ?

– Chère mère, voulez-vous demander à M^{lle} Dubrulier la main d'Agnès pour votre fils Thierry ?

M^{lle} Angélique eut un sursaut si violent que ses aiguilles à tricoter volèrent à terre.

– Agnès ?... Agnès ?...

Les mots s'étranglaient dans sa gorge.

– Oui, ma cousine, Agnès, que j'aime et qui m'aime.

– Qui... vous...

Le regard indigné de la vieille demoiselle se fixait sur Agnès. Celle-ci, rouge et émue, le soutint avec fermeté.

– C'est... vrai ? articula péniblement M^{lle} Angélique.

– Oui, ma tante. J'ai dit à Thierry que j'acceptais de devenir sa femme.

M^{lle} Angélique resta un moment immobile. Puis elle passa la main sur son front en murmurant :

– La malédiction du Ciel est sur nous !

Agnès s'approcha et se pencha vers elle.

– Pourquoi dites-vous cela, ma tante ? Dieu ne me voulait pas dans la voie où vous m'aviez engagée...

M^{lle} Angélique se redressa en l'écartant brusquement.

– Oui, c'est le prétexte dont tu masques ta faiblesse, dont tu colores ta déchéance ! Tu es lâche comme Jacqueline, toi que je croyais si ferme, si résolue pour le sacrifice ! Ah ! quelle punition du Ciel tombe sur moi. Mes deux nièces ! Désormais, je ne vivrai plus qu'avec le souvenir de Pascal, le saint enfant que Dieu nous fit la grâce d'enlever dans toute son innocence. Ah ! vous avez bien manœuvré, Thierry. Vous enlevez Agnès à Dieu. Prenez garde, le Seigneur venge ces raptus sacrilèges.

Elle s'était levée et parlait avec une sorte d'exaltation qui faisait monter une vive rougeur à ses pommettes ridées.

– Je vous répondrai simplement ceci, ma cousine : je prends celle dont le Seigneur ne veut

pas.

Agnès voulut saisir la main de la vieille demoiselle.

– Ma tante, depuis longtemps, j'étais sûre de ne pas avoir la vocation religieuse !

M^{lle} Angélique se recula avec une sorte de ricanement.

– On l'a toujours, quand on veut ! Mais tu songeais à « lui ». Laisse-moi. Je vais prier le Seigneur qu'il éloigne de ma vie cette dernière coupe de douleur.

Elle écarta sa nièce et rentra dans la maison.

Alors, M^{me} Darcier vint vers Agnès, l'attira dans ses bras. Et la jeune fille s'écria avec des larmes dans la voix :

– Maman, maman, dites-moi que je ne me trompe pas ! Dites-le-moi souvent, Thierry et vous, car, sans cela, j'aurais peur...

*

M^{lle} Dubrulier refusa cette fois d'avoir sous les yeux les fiançailles de sa nièce. Agnès, pour voir Thierry, dut aller prendre gîte chez les Darcier où, presque chaque jour, le jeune docteur trouvait moyen de venir passer quelques instants près d'elle.

À mesure qu'approchait la date du mariage, Agnès sentait la quiétude et la paix monter en elle. Très humblement, elle s'était soumise sans réserve aux assurances de l'abbé Gendret, devenu son guide spirituel, et Dieu l'en récompensait en lui enlevant toute trace de ces doutes angoissants qui venaient encore l'assaillir dans les premiers temps de ses fiançailles.

Comme Thierry l'avait prédit, la guérison de l'âme avait parachevé la cure physique, Agnès était gaie et alerte, maintenant, moins fermée, bien que peu expansive toujours, sauf pour son fiancé, car Thierry avait le secret de s'attirer toute sa confiance, et l'âme d'Agnès se faisait transparente pour lui.

M^{lle} Angélique n'assista pas au mariage, qui fut célébré à Versailles. Elle déclara qu'elle

verrait les jeunes gens seulement au retour de leur voyage de noces, afin d'avoir le temps de s'accoutumer à cette pensée. Mais, comme ils atteignaient Lugano, une dépêche de l'abbé Darcier leur parvint : la vieille demoiselle était morte en quelques heures d'une affection du foie qu'elle avait toujours refusé de soigner.

Thierry et Agnès revinrent en hâte.

L'abbé leur apprit que M^{lle} Angélique avait refusé de le recevoir et avait fait demander le prêtre à qui elle s'adressait à Versailles. Mais celui-ci n'avait pas eu le temps d'arriver avant le dénouement fatal. Avec la disposition d'esprit de M^{lle} Dubrulier, ces derniers moments, dans la solitude, dans les angoisses d'une conscience timorée, subtilement orgueilleuse et se suggestionnant la terreur, avaient dû revêtir un caractère terrible. La physionomie de la morte semblait d'ailleurs en garder l'empreinte, ainsi que le fit remarquer Agnès à son mari.

– Pauvre tante ! Si au moins j'avais été là ! dit-elle en pleurant.

Thierry secoua la tête.

– Vous auriez pu bien de chose, ma chérie !
M^{lle} Angélique avait ces idées-là trop profondément ancrées en elle. Que Dieu lui fasse miséricorde, la pauvre femme ! Je le demande sincèrement, malgré tout ce qu'elle vous a fait souffrir.

La Grêlie fut fermée et les jeunes mariés allèrent s'installer à Paris, dans l'appartement de Thierry, dont il avait fait un nid charmant pour sa jeune femme. Quelques mois plus tard, ils partirent avec M^{me} Darcier pour Namur. Colette prenait le voile au couvent de la Visitation. Après la cérémonie, la nouvelle novice vint derrière la grille. Elle souriait tendrement aux siens, en gardant au fond de ses yeux bruns un reflet de sa joie mystique.

– Tu es heureuse ? lui demanda Agnès.

– Oui, je suis là où Dieu me veut.

Agnès regarda son mari, lui sourit et dit gaiement :

– Moi aussi.

Cet ouvrage est le 240^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.